

Le premier hebdomadaire des faits-divers

6^e Année - N° 257

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

28 Septembre 1933

DÉTECTIVE

La 7046 - Y. A. 3.



L'affaire Nozières n'est qu'un drame d'argent et c'est uniquement pour acquérir cette Bugatti et pour hériter de 165.000 francs que l'empoisonneuse avait décidé d'exterminer ses parents.

(Lire, page 3, l'enquête irréfutable et dramatique de notre collaborateur Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE | La Secrète, par René Girardet. — Diane aux mains rouges, par P. R. — La caravane du crime, par Georges Simenon. — Le DE CE NUMÉRO | prix d'une noce, par F. Dupin. — Le bon garçon, par Étienne Hervier. — Confession d'un geôlier, par Pierre La Mazière.

Témoins défaillants

MLANOIRE, le juge d'instruction qui s'occupe de l'affaire Nozières, attendit en vain, la semaine dernière, plusieurs témoins qu'il avait convoqués. Les journaux relatèrent cette attente déçue du magistrat, en indiquant simplement que les personnes convoquées, redoutant d'être mêlées par une publicité fâcheuse à cette histoire retentissante, avaient sans doute préféré s'abstenir d'une visite au Palais.

Placé ainsi en marge d'un des crimes les plus marquants de notre époque, ce petit fait, qui n'est petit qu'en apparence, mérite d'être souligné : il justifie les remarques que nous avons déjà publiées, d'une manière générale, sur la défaillance coupable des témoins, leur négligence à apporter à la justice des renseignements indispensables, la désinvolture avec laquelle ils accueillent la convocation d'un juge ou la citation devant un tribunal, en un mot sur l'état d'esprit extrêmement pernicieux qui tend à se répandre dans le public, relativement au devoir de témoigner qui n'est pas une tolérance soumise au bon plaisir ou à l'appréciation individuelle, mais qui est une obligation légale et, comme telle, pas toujours agréable.

Pour ramener à une plus saine compréhension de leurs devoirs les consciences défaillantes, les exhortations de principe ne suffisant pas, il est bon de rappeler que le Code a prévu des sanctions ; il convient aussi de demander qu'elles soient appliquées avec une extrême rigueur. Rien n'est plus efficace qu'une jurisprudence soutenue de sévérité pour réduire certains abcès ; il est des délits qui se répandent parfois par vagues contagieuses et qui disparaissent aussi vite qu'ils s'étaient développés. Pour faire venir dans un cabinet de juge d'instruction ou dans une salle d'audience les témoins qui redoutent de parler ou qui n'acceptent pas de subir le moindre dérangement, la méthode d'action brutale est la meilleure des propagandes.

Cette méthode, le législateur l'a prévue : le juge d'instruction ayant constaté, par procès-verbal, que le témoin a fait défaut, peut décerner contre lui un mandat de comparution, qui sera exécuté par les soins de la police, comme s'il s'agissait d'un inculpé que le magistrat veut avoir sous la main. Le tribunal, lui, dispose d'un autre moyen : il peut infliger au témoin défaillant une amende, mais la sanction est insuffisante, car bien des gens préfèrent payer quelques centaines de francs à l'ennui de venir, dans le prétoire, lever la main pour un serment douteux.



M. Lanoire (à droite) peut facilement réduire les récalcitrants.

Nous estimons qu'il faut renforcer les sanctions pour détruire ces résistances inadmissibles : le mandat de comparution dont dispose le juge est déjà une arme sérieuse ; mais nous voudrions que la faute du témoin qui s'abstient de comparaître fût punie comme un délit grave et passible d'une peine qui enlevât aux coupables, et à ceux qui seraient tentés de les imiter, toute envie de recommencer.

Lorsque cette méthode aura été appliquée un certain nombre de fois et publiée, pour lui donner tout le retentissement nécessaire, l'état d'esprit que nous dénonçons disparaîtra rapidement. Le témoignage, répétons-le, n'est pas une corvée facultative : c'est un devoir.



L'homme-singe de Gabrovo ressemblait à "Tarzan" (ci-dessus)

"Tarzan", l'évadé

Des chasseurs qui étaient à l'affût, dans une forêt des environs de Gabrovo, en Bulgarie, découvrirent parmi les branches un grand nid, de forme singulière, qui éveilla leur curiosité. Ils tirèrent quelques coups de fusil, et virent subitement apparaître un être simiesque qui se mit à bondir de branche en branche.

Les chasseurs réussirent à capturer l'homme-singe et l'amènèrent au village voisin, où son identité fut rapidement établie.

Car ce « Tarzan » est un évadé du bagne, condamné pour meurtre en 1905, et qui, après avoir passé vingt-huit ans dans les forêts de Gabrovo, a presque perdu l'usage de la parole.



Eickhof a troqué la soutane contre l'uniforme de policeman.

Clergyman et policeman

Le Révérend Andrew Eickhof, pasteur de l'Eglise Evangélique, qui passa cinq ans à prêcher dans les églises de New-York et de Baltimore, vient de changer de vocation. Abandonnant la vie sacerdotale, il a embrassé la carrière de policeman...

Il a déclaré qu'il ne voyait rien d'extraordinaire dans cette métamorphose, « car les deux professions exigent les mêmes vertus et la même force de caractère » !

A propos de "truands"

Depuis seize mois, la direction du « Petit Quat'z'Arts », établissement dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, a changé, et le nouveau propriétaire s'est constamment attaché à transformer sa maison. Il y a d'ailleurs longtemps qu'elle n'était plus le siège de la « Grande Truanderie », comme nous l'avions mentionné à tort dans notre article sur *La Pègre Latine*.

Le « Petit Quat'z'Arts » ferme, depuis l'année dernière, dès le début des vacances scolaires, faute d'une clientèle suffisante, et non pas opportunément, à la suite de l'affaire Nozières ; non seulement le « baiser sur la bouche entre hommes et entre femmes » n'y a jamais été de rigueur, mais cela ne constituait qu'un rite entre « truands », dispersés depuis plus de deux ans.

Les nécessités de l'actualité et de la mise en pages nous obligent à renvoyer à la semaine prochaine la suite de la pittoresque série de notre collaborateur Alain Laubreaux :

SOUVENIRS D'UN CHIEN ÉCRASÉ

Publicité de «DéTECTIVE»

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal, s'adresser à NÉO-PUBLICITÉ, 35, rue Madame, Paris (6^e).

«Racket» politique

Une vive émotion a été provoquée, à Washington, par les révélations de l'attorney de district George Medalie, qui a dévoilé « l'alliance secrète » existant entre les groupements politiques et les gangsters.

Medalie affirme qu'il peut citer au moins quatre hommes politiques de New-York dont l'activité est inspirée par le gangland, qui exerce également son contrôle sur la police.

Enfin, une quarantaine de stands de l'Exposition de Chicago appartiennent aux affiliés du « monde souterrain ».

La Cour suprême de New-York a convoqué George Medalie en qualité de témoin et lui a demandé une déposition détaillée ; on s'attend à de nouvelles révélations sensationnelles. Mais il faut avouer que l'attorney Medalie ne manque pas de cran.



George Medalie dénonça la complicité du gang et des politiciens



Entre autres pièces à conviction exhibées au procès, un agrandissement représentait le cadavre pendant hors de la baignoire.

Le «meurtre de la baignoire»

Un procès sensationnel vient de se dérouler à San José, en Californie. Il s'agit d'un jeune et brillant intellectuel, Allene Thorp Lamson, accusé d'avoir assommé sa jeune femme tandis que celle-ci se trouvait dans sa baignoire.

Lamson, qui était le directeur de la presse universitaire de Stanford, et sa jolie épouse étaient tous deux extrêmement populaires et menaient une vie des plus mondaines. Ils habitaient une luxueuse villa non loin de l'Université, à quelques pas de la résidence de l'ex-président Hoover.

Lorsque le cadavre de Mrs Lamson fut découvert, le crâne fracturé, dans la salle de bain ensanglantée, et que Lamson fut arrêté, la société de Stanford se refusa longtemps à croire à sa culpabilité. Plusieurs per-

sonnalités éminentes du monde universitaire témoignèrent en sa faveur.

Il fallut pourtant se rendre à l'évidence. L'accusation accumula preuve sur preuve de la culpabilité du jeune intellectuel. Au cours de l'audience, des pièces à conviction sinistres — serviettes-éponges, tapis ensanglantés et un agrandissement photographique représentant la victime, la tête et les bras pendant hors de la baignoire — furent soumises au jury.

Plusieurs femmes qui se trouvaient parmi le public s'évanouirent à cette vue.

Il fut démontré que Lamson avait assassiné sa femme afin de se débarrasser d'elle et d'épouser sa maîtresse, une femme du monde bien connue ; après neuf heures de délibération, le jury le condamna à la pendaison.

VOILA CENT ANS

Triple exécution capitale

En 1833, le bourreau ne venait pas, en se cachant, exécuter les condamnés, avant l'aube, devant la porte des prisons, parmi un cercle étroit d'officiels. Il guillotinait, au contraire, en plein midi, au milieu d'un concours de peuple considérable.

C'est à Peyrebeille, devant leur coupe-gorge, que furent décapités les époux Martin et leur domestique Rochette, sinistre trio qui, en dix années, égorga de nombreux voyageurs dans une auberge isolée de l'Ardèche. Depuis longtemps, les condamnés attendaient avec anxiété, dans les cachots de Privas, quand la date de leur départ pour Peyrebeille fut fixée au mardi 1^{er} octobre.

Dès la veille, le vicaire de Privas leur annonça la terrible nouvelle. Ils parurent surpris du refus de leur grâce et, dès ce moment, ils repoussèrent toute nourriture.

Le lendemain matin, une charrette couverte de paille fut placée devant la porte de la prison. Huit brigades de gendarmerie et un peloton de 60^e de ligne formaient l'escorte des condamnés qui, pâles et tremblants, montèrent en voiture, environnés d'une foule bruyante.

On prit la route d'Aubenas. Les curieux arrivaient en masse de tous les villages. La foule marchait pêle-mêle avec les soldats. Des insultes incessantes étaient adressées aux misérables. Plusieurs individus se permettaient des plaisanteries brutales. Un ménétrier, même, vint se placer, avec son violon, en tête de la sinistre colonne.

Arrivés à Mayres, à huit heures du soir, en pleine nuit, les condamnés furent enfermés dans une cave. Le lendemain, à cinq heures du matin, l'étrange caravane se remit en route. Couchée dans la voiture, la femme poussait d'affreux gémissements. A onze heures, on arriva devant l'échafaud, qui avait été dressé sur une haute estrade devant le seuil de l'auberge aux tueurs. Dès que Martin aperçut la machine, il s'écria en langage du pays : « Vequi nostro muort ! » (Voilà notre mort!).

Vingt-cinq mille personnes accourues de huit ou dix lieues à la ronde se pressaient sur le vaste plateau, le long de la route du Puy. Bientôt, un cercle immense se dessina autour de la guillotine, un silence profond s'établit et la charrette, lancée au trot, fit demi-tour au pied du funeste escalier. A droite, trois cercueils garnis de linge étaient placés sur une pelouse.

Martin regarda d'un œil sec le supplice de sa femme et il subit le



Le transport des condamnés de Peyrebeille (gravure du temps).

sien avec une sorte d'impassibilité. Rochette, décapité le dernier, ne vit rien. Les paupières rouges, la tête penchée sur la poitrine, il marcha lentement à la mort. Aucun des condamnés n'avait eu le temps de parler à la multitude. Le bourreau de Privas avait alors pour premier aide un valet excessivement habile, Nicolas Roch, qui, quarante ans plus tard, devait être nommé bourreau de Paris.

Après cette triple exécution, la foule accompagna un instant les trois cercueils, puis elle s'écoula, morne et silencieuse. L'effroi était peint sur toutes les figures et le terrible souvenir de cet événement se perpétue encore dans les fermes du plateau de Saint-Cirques-en-Montagnes.

MARIANNE publie cette semaine :
 GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
LE GRAND LANGOUSTIER
 Roman inédit de Georges SIMENON
 TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées **75 c.**
 Abonnements (France et Colonies) :
 Un an **32 fr.** Six mois **18 fr.**

DÉTECTIVE ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS
 PARIS (VI^e) - 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)
 TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71 DIRECTEUR FRANCE ET COLONIES 65,» 35,»
 ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS MARIUS LARIQUE ÉTRANGER (TARIF A) 85,» 45,»
 COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37 ÉTRANGER (TARIF B) 100,» 55,»
 Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "DéTECTIVE".

LA 7046-YA 3

ELLE étrange instruction !
 Au début, le drame était sans mystère. Violette Nozières avait, on n'en pouvait douter, empoisonné les siens pour les dévaliser. C'était un crime banal et monstrueux. C'était un drame d'argent. Rien qu'un drame d'argent. Seule, la criminelle, une gamine au front bas, demeurait encore une énigme. Qui donc l'avait poussée à commettre cet acte énorme : tuer son père et sa mère pour de l'argent ?

Cinq semaines d'instruction ont renversé le problème au lieu de le résoudre.
 L'accusée n'est plus qu'une pauvre fille ; mais l'affaire est, maintenant, ténébreuse à souhait. Il semble que l'on ne fait plus état du vol, ce vol de trois mille francs, le seul fait indéniable et capital qui subsiste. Rien n'explique : ni l'hypnose, ni l'inceste, ni le mystérieux « M. Emile », ni le rapprochement des dates de la naissance de Violette et du mariage de ses parents...

Le juge a-t-il compris qu'il avait, en face de lui, une maniaque du mensonge, une fille dont pas un mot n'était sincère ? Pensait-il à cela lorsqu'il lui demanda pourquoi elle avait empoisonné son père ?

— Parce qu'il abusait de moi ! répondit-elle.

Et voilà que, sur ces mots, l'intègre magistrat remua ciel et terre pour prouver que Jean-Baptiste Nozières, ouvrier sans reproche et excellent camarade dans son travail, n'était, dans le privé, qu'un vulgaire satyre ! Il n'y réussit pas. La preuve était difficile à trouver. Le fameux chiffon ne prouvait rien. L'empoisonneuse s'était trop de fois vantée, au lycée, d'avoir épié, à travers un rideau, l'intimité de ses parents. Elle pouvait donc connaître, sans peine, l'existence du chiffon. D'ailleurs, n'avait-elle pas voulu empoisonner, à trois reprises, sa mère en même temps que son père ? Il ne pouvait donc s'agir d'une vengeance contre le père seul, mais d'un double parricide atroce et nettement prémédité.

La piste de l'inceste ayant faibli, le juge s'adressa à diverses sciences empiriques : physiologie, psychologie, suggestion. Violette n'aurait-elle pas été, par hasard, hypnotisée par un complice ? On demanda à plusieurs témoins s'ils croyaient aux esprits et aux tables tournantes ! Enfin, après les fakirs, on s'adressa aux psychiatres, aux « sexologues ». Violette pouvait être folle. On s'interrogeait à propos de sa syphilis, comme si, à dix-huit ans, cette

Le patron du garage (ci-dessous, à droite), M. Marcel (ci-dessous), eut l'impression qu'il avait affaire à des « sauteurs ».



maladie récemment contractée et déjà soignée pouvait influencer sur son crime ! On oublia presque de dire que la parricide était une mythomane avérée.

Une mythomane qui ment dans chacune de ses paroles.
 — Où vous procuriez-vous l'argent que vous remettiez à Jean Dabin et que vous prodiguez à ses amis du Quartier ? demanda le juge.

— J'avais un riche protecteur, « M. Emile » !
 Ment-elle encore ? C'est possible. Le magistrat voulut à tout prix connaître « M. Emile ». Lorsqu'on lui eut dit que ce dernier possédait une 14 CV Talbot, il réclama une enquête approfondie sur tous les propriétaires de 14 CV Talbot de la région parisienne (ils sont plus de deux mille). Après avoir découvert « M. Emile » et brisé son foyer, rien n'empêchera de rechercher « M. Eugène » ou « M. Adolphe », car, pour dépenser chaque soir cent ou deux cents francs avec Dabin et ses amis, il fallait évidemment que Violette eût plusieurs protecteurs. Et cela ne lui rapportait sans doute pas assez, puisqu'elle en arriva à tuer ses parents pour les voler.

Nous avons déjà démontré l'impossibilité d'un complice agissant. Mais a-t-on pu apporter, rue de Madagascar, depuis le crime, les dessins pornographiques trouvés sur l'armoire ?

— J'ai assisté aux perquisitions, m'a dit Mme Bourdon, la concierge de la rue de Madagascar. Les gravures étaient soigneusement enroulées dans un morceau de journal qui traîne encore, là-haut, au pied de l'armoire. Ces histoires de poussière suspecte sont une mystification de plus !

Eh bien ! nous pensons, à *Détective*, qu'on a fait assez de freudisme et de mystère autour de cette affaire que, seule, l'attitude de Mme Nozières rend pathétique, mais que tout le reste laisse simple.

Le juge reçoit chaque jour des lettres anonymes, lettres qui sont presque autant de vengeances malignes dirigées contre des innocents. Mais on marche. On vérifie tout ; on perd du temps. Toutes les confrontations, les interrogatoires, les réquisitions qui laissent dans l'ombre l'idée d'un double parricide suivi de vol sont également du temps perdu. L'affaire s'obscurcit ; les fils se brouillent.

Il n'y a qu'une manière d'expliquer le drame : le crime d'argent.

Voilà trois semaines que nous avons, les premiers et les seuls, révélé le vrai mobile de l'empoisonneuse.

Tôt ou tard, il faudra que le juge nous suive et qu'il reconnaisse que les dix mille francs dont Violette avait besoin — un besoin plus impérieux, pour elle, que celui de ménager la vie de ses parents — sont à l'origine de cette effroyable tragédie.

Reprenons une seconde fois, avec des faits, des noms, des adresses et des dates, le récit absolument exact du « coup de la Bugatti ».

On peut encore refuser de nous croire.

Il faudra bien qu'on avoue, un jour, qu'une misérable torpédo, la 7046-YA 3, est, au fond, le nœud d'une des causes les plus retentissantes du siècle.

C'est en mars 1933 qu'un certain Richard, fidèle habitué des mauvais bars du Quartier Latin, présenta Violette à Dabin et à Willy. Jean Dabin conquiert la jeune fille, se l'attacha.

Dès le premier jour, Violette bluffa avec insolence. Elle s'imaginait que les trois amis coupaient dans ses mensonges. Elle prenait soin, chaque fois qu'elle glissait à Dabin quelque billet de cent francs, de dire, avec une moue dédaigneuse :

— Ça vient de mon oncle ! Il m'en donne dix fois trop !

Dabin acceptait toujours. Certain soir, on parla d'automobiles :

— Ma tante, assura Violette, m'a promis la somme nécessaire à l'achat d'une petite voiture !

— Quand te la donnera-t-elle ?

— Demain, si je veux !

Il y eut un silence. Les trois étudiants, qui connaissaient les ressources de la fille, se concertèrent du regard. Ils furent insistants, sans conviction. La petite prostituée promit d'apporter la somme. Elle ne l'apporta pas. Elle trouvait de bonnes excuses. Tantôt, sa tante était malade ; tantôt, un peu gênée. Elle conservait cependant, dans la voix, une assurance troublante. Les trois amis, surpris, se mirent à la relancer.

— Alors, cette voiture ? Tu te moques de nous !... Des blagues ! Tu nous promets une chose invraisemblable.

Piquée au vif, l'adolescente bégayait, s'excusait, repromettait, remettait encore. Juillet arriva.

— Cette fois, c'est certain ! annonça Violette vers la mi-juillet. J'ai l'argent de la « bagnole » d'ici quinze jours... C'est juré !

Son accent était si prenant que le trio discret ne put retenir un petit cri de satisfaction. Leur rêve se réalisait ! La fille avait dû dénicher, autour de la Madeleine, quelque puissant nabab. Il leur fallait donc se hâter de choisir une bonne voiture d'occasion, très rapide. Une Bugatti. Richard fut chargé de se la procurer. Ses recherches se bornèrent, en réalité, à l'achat du journal *L'Auto* du 31 juillet dernier.

Une annonce l'attira : « Bugatti. Ex cabr. 4.900 fr. Lavocat. Troc. 28-11. »

Il téléphona. Son correspondant le renvoya aux Magasins Généraux de Paris, 236, rue Championnet ; et, le 1^{er} août, Dabin, Willy, Richard et Violette venaient essayer la Bugatti.

Ils se firent l'impression d'une bande de petits « sauteurs », m'a confié M. Marcel, patron du garage. En me quittant, Richard me garantit l'achat de la voiture moyennant cinq cents francs de ristourne. J'acceptai. Le lendemain matin, 2 août, j'aperçus mes trois gais assis sur un banc de la rue Championnet.

— Je n'ai pas encore l'argent, me dit Dabin, mais j'attends ma femme qui est partie toucher un chèque.

« Ils attendirent là plusieurs heures et s'en allèrent. Je les revis le surlendemain, à la même place, puis encore le 16 ou 17 août, cinq ou six jours avant le drame. La femme de Dabin avait dû oublier le chèque, car je ne la revis pas et la voiture me resta pour compte. »

Voici exactement ce qui se passa.

Le 2 août, Richard, après l'essai de la voiture, en décida l'achat. Il proposa l'auto à Dabin pour six mille francs. Ristourne comprise, Richard devait gagner près de deux mille francs. Dabin, de son côté, avait offert la Bugatti à Violette pour dix mille francs. C'était, pour lui aussi, une excellente affaire.

Violette promit de venir avec les dix billets. Mais elle ne vint pas, ni le 2, ni le 4, ni le 11 août. Lorsqu'ils la rencontrèrent à nouveau,



La concierge de la rue de Madagascar, M^{me} Bourdon, certifie que les gravures suspectes étaient roulées dans un journal



Violette prétendit qu'elle allait chercher les 10.000 francs à l'hôtel Ambassador où elle affirmait que demeurait sa tante.

C'est dans les annonces du journal *L'Auto* (ci-contre) que Richard découvrit la voiture qu'il s'agissait de négocier avec Violette.

Fgon état parf. 10...
 501 PEUGEOT, C.I. luxe 32, tr. P. bas prix. — 4, boulevard Delessert.
 A vendre 3.000 fr. opt. et 1.500 fr. de traites. A familiale 7 pl. tolée ronde, toute beauté Lorraine 15 CV Six, écl., d. fr. AV, pn. nfs. S'adr. Epicerie, 30, bd Victor-Hugo, Clichy.

CHEVROLET SIX
 Fourgon tolé, mécan. et peinture neuves, benne basculante et plateau ridelles. 4^e bis, bd Carnot, Paris-12^e. Diderot 33-33.

8 CV RENAULT 1932, cond. int. comme nve
 Très bas prix. — Louis 243, Bd Beaumarchais.

BUGATTI Ex cabr. 2 lit., 8 cyl., impecc. 4.900 fr. Lavocat, Troc. 28-11.

TALBOT
 cond. intér., cabr. Sedan, tous modèles à partir de 8.500 fr. 47, rue de Laborde, 47.

DELAHAYE 1932
 C.I. 9 CV luxe, voit. presque nve, 5.000 km. Occ. exc., 10.500. Deboisse, 22, r. J.-Goujon.

CITROEN B-14 G., C.I. fin 29, tr. peu roulé.
 tout origine, 5.300 fr. — 16, rue Riquet.

FORD 30, C.I. 4 ptes, 6 gl., toute beauté
 — 134, rue Cardinet.

TCHKISS
 1930, Triplex, m. coq., 47, r. J.-Goujon.
 CV D.I.-6 familiale, 5.500. 16, r. Riquet.
 imp. 6 CV parf. état 134, rue Cardinet.
 Angère c. nve... 6.000, 5, rue Bayen.
 ions et cttes march. 199, r. Lecourbe.

GEOT
 absolu de neuf, très intéressant, de Lamarcq.
 I. gd luxe 524 C. 3, av. Boudon.
 lie C.I., fr. différ. rue Duban (16^e).
 es bien. 6.300 PARIS

elle fondit en larmes et raconta qu'un de ses cousins était mort subitement à Neuilly.

— Il me faut la voiture tout de suite ! gronda Dabin ; sinon, nous « loupions » le départ en vacances.

Elle accepta d'aller chercher « le fric » et elle se dirigea vers l'hôtel Ambassador, boulevard Haussmann. Selon ses dires, sa tante à millions habitait là. Willy, qui l'accompagna, la vit effectivement entrer dans l'hôtel et disparaître dans les étages. Elle leur avait donné rendez-vous au Café d'Angleterre. Mais, une nouvelle fois, elle s'éclipsa.

Dabin, furieux, l'alla relancer chez une amie et une scène violente éclata entre eux.

— Tu te payes ma tête ! clama l'étudiant. Je pars donc seul en vacances ! Adieu !

Violette adorait Jean, le seul homme pour lequel elle se fût réellement prostituée. Elle promit encore, et son élan de sincérité fut tel que Dabin l'écouta.

— J'aurai l'argent, la voiture !... Bientôt !... Demain !...

— Bon ! Je rentrerai d'Hennebont le 1^{er} septembre et, si tu as la Bugatti, nous partirons avec Madeleine Debize et Willy effectuer une longue randonnée en Bretagne. Ce sera la voiture... ou la rupture !

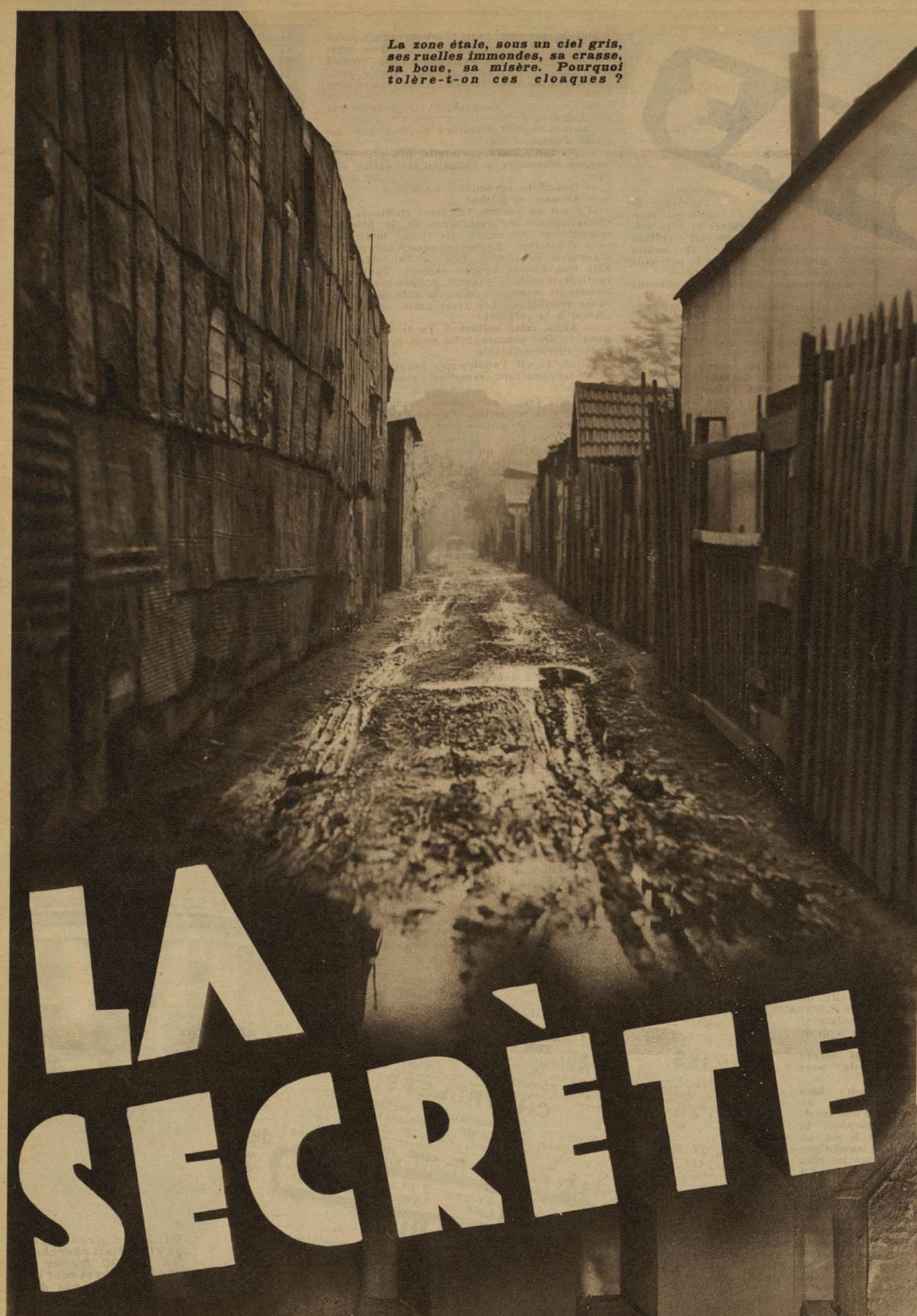
Pour se procurer l'argent nécessaire à l'achat

de la Bugatti, la mythomane empoisonnait, le 23 août, au soir, son père et sa mère. Elle comptait trouver, dans le petit secrétaire, une liasse de billets. Elle empêchait son père, en le retenant à une partie de jaquet, d'aller verser deux mille francs à la banque, avant le départ projeté des parents pour Neuilly. Elle put tout juste, après son crime, rassembler trois mille francs !

Désespérée, ayant perdu tout le bénéfice attendu de son crime, sachant que son amant, las d'être berné, la délaisserait impitoyablement, anéantie d'avoir joué si mal sa dernière carte, Violette Nozières alla s'étourdir à Montmartre, à Montparnasse et aux Ternes, avec son amie Madeleine et avec des inconnus. Elle donna, comme arrhes, quelques centaines de francs à un ami de Jean Dabin, pour qu'on lui réserve l'option sur la Bugatti. Puis, elle rechercha dans la danse, dans l'ivresse, dans une débauche effrénée, l'âpre jouissance que lui procurait encore, pour quelques heures, le prix de son double et inutile parricide.

Oui ! ne nous égarons pas, pas de complexe d'Édipe là-dedans ; un crime ! Le type du crime crapuleux, à qui, seule, l'attitude implacable de la mère confère aujourd'hui tout son tragique...

Emmanuel CAR.



La zone étale, sous un ciel gris, ses ruelles immondes, sa crasse, sa boue, sa misère. Pourquoi tolère-t-on ces cloaques ?

LA SECRÈTE

VI. — BRIGADE DES MANDATS (1)

Il est là-haut ?

A mi-voix, la question de l'inspecteur termine un court conciliabule avec le patron du débit-restaurant-hôtel... Les trois consommateurs qui buvaient à petites gorgées leur vin blanc matinal — il est sept heures — n'ont rien remarqué de ce manège ; ou, s'il s'en sont rendu compte, ont fait ceux qui ne voyaient rien. C'est plus prudent...

— Oui, il doit être encore couché...

— C'est bon, on y va.

Le « on y va » tranquille des inspecteurs de la Brigade des mandats ne manque pas de quelque cranerie. On ne sait jamais au juste ce qu'il adviendra, n'est-ce pas, lorsqu'on part à l'attaque...

Un déserteur qui a déjà fait trois ans de prison et dont les papiers ne sont pas en règle, c'est un client sur lequel il vaut mieux ouvrir l'œil...

Un escalier pas très clair ; on monte des marches... Un couloir avec des portes numérotées... L'hôtelier reste prudemment à l'écart...

Un poing heurta l'hublot qui s'entr'ouvrit. Une poussée d'épaules permit d'entrer. L'homme s'était recouché.

Ses mains avaient tiré jusqu'à sa poitrine le drap et la couverture et aussi le manteau de femme qui servait de couvre-pied supplémentaire.

— J'ai écrit pour avoir mes pièces au dépôt de mon régiment. J'les ai pas encore. Ah ! ils s'pressent pas...

Il regardait avec de drôles de petits yeux marrons l'inspecteur venu pour l'interroger et qui répétait :

— Il faudrait pourtant aller plus vite. Depuis le temps que ça dure.

A côté de l'homme, une femme dormait en boule, la figure rouge. La chambre était en désordre, étroite et malodorante. Contre le lit, une canette de bière aux trois-quarts vide.

Sur une table, un rasoir ouvert, et une douzaine de balles de revolver en plomb.

L'ancien déserteur avait suivi nos regards. Il déclara d'un ton presque ironique :

— Je suis chez moi...

— D'accord, parce qu'il vaudrait mieux ne pas se promener place d'Italie avec ça dans ses poches...

Au-dessus du couple — veuve de guerre vivant en concubinage avec un chômeur — un portrait de soldat et un diplôme de médaille militaire.

— Je vais écrire encore. Je sais même plus où m'adresser. J'ai fait tellement de corps d'armée.

— Je repasserai à la fin de la semaine...

La femme souriait, les paupières lourdes de son sommeil et d'une ivresse récente.

L'homme fit « au revoir » et, sur notre sortie, reverrouilla sa porte.

Nous continuâmes notre route.

— J'ai un type à cueillir du côté de la rue Jeanne-d'Arc. Un interdit de séjour qui touche des secours de chômage auxquels il n'a pas droit. On n'aura pas la veine de le trouver. Il n'est jamais chez lui. Vous pensez bien, il se méfie. Il habite avec une espèce de fille brune qui a travaillé trois jours comme plongeuse dans un restaurant. Elle fait le trottoir sur le boulevard de la Gare. Elle touchait vingt-deux francs par jour : chômage et trois enfants. Or, de ses trois enfants, l'un est mort depuis longtemps, et les deux autres sont à l'Assistance Publique... Elle passe en correctionnelle ce mois-ci.

« Qui dénoncera le scandale de ces secours ?... Le nombre des Chinois, des Polonais, des Espagnols et des Italiens inscrits sur les registres officiels.

« Vous allez voir la Cité Jeanne-d'Arc. Ses masures malsaines et ses ignobles taudis où la chambre coûte cinq francs par mois. De la population qui grouille là comme de la vermine, les deux tiers se composent de voyous, de miséreux, de repris de justice, de gens de sac et de corde. Ça pue la déchéance et le vice. »

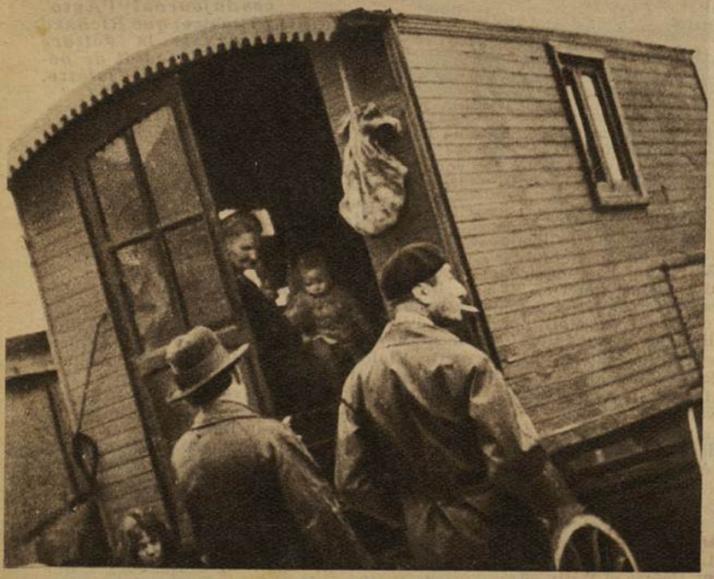
Nous entrions dans une cour bordée de bâtiments gris-vert, d'où pendaient, aux fenêtres, des haillons et des linges. Comme sur un mot d'ordre, on voyait apparaître, faisant le guet, des moitiés de faces, des morceaux de visage qui rentraient, la seconde d'après, dans leurs tanières.

Des figures flétries de vieillards, des têtes abruties de femmes.

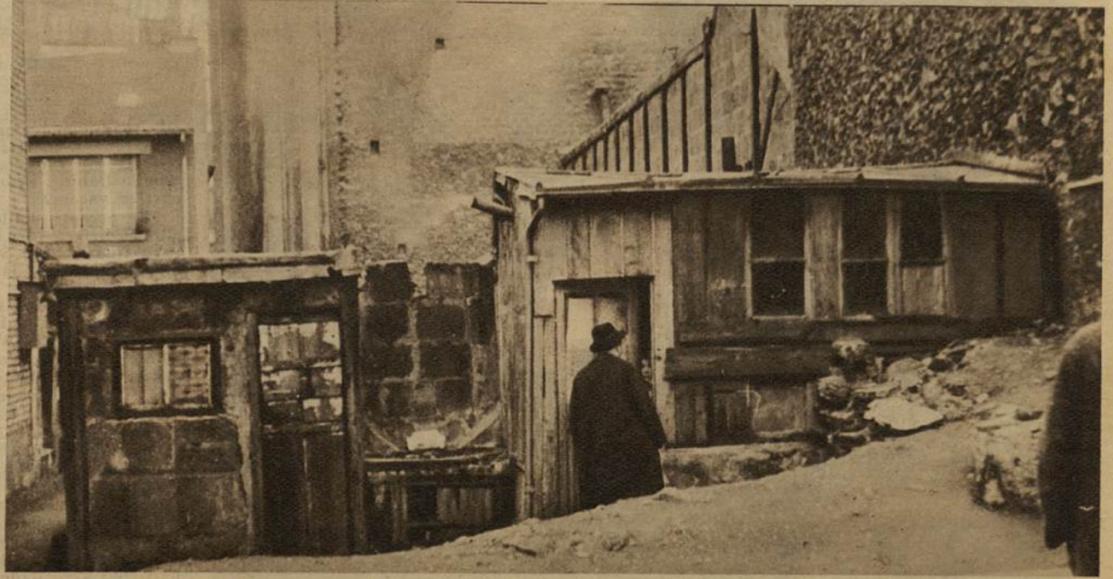
Escaliers noirs, humides, poisseux. On n'ose pas toucher la rampe. Sur chaque palier, un long couloir étroit et obscur aligne sa rangée de chambres cadenassées. Parfois, on voit l'un de ces réduits s'ouvrir et en sortir une silhouette prudente qui rase les murs, fait quelques pas et regagne son gîte, au moindre bruit. A tout étage, un trou débordé d'excréments et d'urine.

« Madame Andrée... la mère Lucia... Monsieur Jules... le père Antoine... » Vous comprenez bien qu'aucun de ces locaux ne donne sa véritable identité. La racaille se terre sous de faux noms. Le jour, ça se cache, mais le soir, dès que les lumières de la ville s'allument, l'étrange

(1) Voir « Détective », depuis le n° 552.



A côté de masures de bois aux toitures de tôle, cet hallucinant village de la misère fourmille de roulettes transformées en logis.



Au fond d'une cour lépreuse, sont accroupies des maisonnettes grises. On a remplacé quelques vitres par des morceaux de carton. Le policier de la Brigade des mandats frappe à l'hublot qui s'entrouvre.

S
eteur
e pa-
trois
étites
il est
de ce
t fait
t...
rs de
quel-
qu'il
atta-
pri-
c'est
œil...
des
néro-
t...
Une
e sé-
me le
u de
men-
t...
t de
! ils
yeux
er et
depuis
it en
a dé-
une
dou-
s. Il
x ne
s ses
vivant
trait
e.
plus
d'ar-
es de
ortie.
ue
che
droit.
n'est
ie. Il
tra-
rd de
par
trois
et les
Elle
?...
Espa-
nistes
... Ses
où la
a po-
mine,
misé-
et de
bâti-
êtres,
mot
des
qui
s ta-
têtes
n'ose
long
ce de
n de
uette
as et
étage,
sieur
bien
érita-
faux
s que
range

clientèle de ces demeures se dirige vers la place d'Italie.
Maquereaux qui vont jouer à la belote dans un débit du quartier et discuter, entre deux coups de cartes, d'agressions nocturnes ou de cambriolages à tenter...
Filles qui, sur le seuil d'un hôtel, guettent un client, employé de commerce à dix francs, ou Arabe à quarante sous...
Marchandes et marchands de lacets, de cartes postales, de queues d'oignons... Vendeurs de journaux... Mendians professionnels... Fainéants volontaires...
Casquettes, fichus, tatouages, cols de petit gris en lapin, souliers éculés, pantoufles, bijoux de pacotille, mégots au coin des lèvres; toute la pègre va et vient, circule sur les grandes avenues ou dans les passages, entre chez un bistrot pour en sortir l'instant d'après et s'engouffrer dans quelque ruelle mal éclairée...
On entend des rires, des chansons obscènes, des cris de douleur, des disputes... Les gosses du quartier voient et écoutent. Ils font leur apprentissage de la vie...
L'interdit de séjour n'était pas chez lui.
Voilà deux jours que j'ai pas aperçu, indiqua la concierge.
L'inspecteur d'abord grogna : « Si ça continue ». Ensuite, il conclut, en s'éloignant : « Il ne faut pas se décourager. On m'a signalé un bonhomme qui a déjà quatre condamnations dont une à dix ans de réclusion et dix ans de « trique » pour cambriolage et vol qualifié. Il paraît qu'il va chez un bistrot de la rue Châteaudes-Rentiers, tous les matins vers cette heure-ci. Un grand maigre, rasé, tatoué; fripouille et compagnie, véritable « poisse » qui ne travaille pas un mois par an. Si je pouvais mettre le grappin dessus, je le ferais au poil. On ne perd pas grand temps en tournant par là... »
Nous étions arrivés. L'inspecteur s'avançait pour voir s'il n'apercevait pas, à travers les vitres du débit, l'individu qu'il cherchait, quand brusquement la porte claqua. Une silhouette maigre, la casquette rabattue sur les yeux, prenait la fuite et, après dix mètres de course, fonçait dans une impasse.
« C'est bien lui... » Un juron, puis : « On l'aura quand même. Il est bon. La ruelle est en « Z ». On le cueillera à la sortie... »
On galopa vers l'issue au moment précis où le récidiviste, tête baissée, allait déboucher; l'inspecteur, d'un bond, sauta sur l'homme surpris. Un choc, deux corps qui vacillent. Une face blême cria des injures. D'un coup de reins souple, le malfaiteur avait réussi à se dégager. D'un croc en jambe, l'inspecteur le fit trébucher et s'agenouilla pour lui passer les menottes. Accroché à un bec de gaz, l'individu lançait des rudes et annonçait, essoufflé : « Je suis syphilo... J'avais te mordre ».
Une nouvelle lutte, courte. Les deux poings liés, à présent, il ne pouvait plus nuire, mais refusait de se lever et de marcher. Il avait roulé dans le ruisseau et continuait à se débattre. Des gens s'attroupaient. Il fallut téléphoner à Police-Secours. Quelques minutes plus tard, une camionnette emmenait l'homme maîtrisé qui vociférait encore des menaces.
Porte d'Ivry. La zone des anciennes fortifications étale, sous un ciel gris, sa crasse, sa boue, sa misère. Pourquoi tolère-t-on ces cloaques ? Mystère...
« Attention à la mouscaille ! » C'est un conseil utile. A peine a-t-on fait quelques pas dans ces chemins de terre détrempés par la pluie, qu'on est crotté jusqu'aux genoux. On patauge dans les sillons gras qu'ont tracés les roues des camions ou des voitures à bras...
Alignées les unes contre les autres, des mesures de bois, aux toitures de tôle ondulée, des roulottes foraines transformées en logements. Jeu de puzzle dont les divers cubes se serrent les uns contre les autres, se collent, s'agglutinent, pour ne pas avoir froid.
Les immeubles bourgeois à huit étages sont loin d'ici, et les averses et les rafales d'automne secouent dur le village déshérité.
D'abord, on ne voit que des chiens et des marmots. Pas une baraque sans un cabot qui aboie. Attachés sous des guimbardes, reliés à des portillons par des lanières qui ne sont que des bouts de cordes, les chiens font bonne garde et donnent de la voix, dès que s'approche une silhouette inconnue.
Et les marmots continuent leur métier de marmots, qui consiste, comme chacun sait, à jouer à des jeux terribles ou charmants, en se traînant dans l'eau et dans l'ordure. Les Poulbots de la zone obéissent à des chefs de bande. Assemblés en cercles, ils discutent de choses mystérieuses qui échappent à la sagacité des grandes personnes. Vêtus d'invraisemblables oripeaux, des garçons ceignent leur torse d'un châle féminin; des filles ont des vestons. Ils complètent la surveillance que les chiens seuls ne pourraient exercer.
Entrez dans un passage... Si vous n'êtes pas le père François qui, chiffonnier, vient décharger ses sacs emplis par les détritiques de poubelles, ou le « grand Géo », le chômeur qui, parfois, fait des extras comme « fort aux Halles », votre venue est immédiatement signalée. Envoyée de

moineaux, la troupe des enfants s'égaillait pour donner l'alarme.
Le benjamin de la bande, trois ans, la figure noire de boue et de morve, le derrière sale, titubait sur ses jambes en arc de cercle et disparaissait, lui aussi, en culbutant.
La ruelle est vide. On a lancé le signal de danger.
De loin en loin, maintenant, des têtes âgées risquent un coup d'œil, comme si elles attendaient la tournée d'un facteur, et font prudemment machine en arrière.
Là, vivent, dans une promiscuité sordide, des parias de l'existence, Polonais, tailleurs ou ivrognes; Chinois, marchands d'éventails ou espions; Russes, chauffeurs de taxis ou frabricsants de bombes; Algériens, vendeurs de tapis ou spécialistes d'attaques nocturnes, tout un monde de rempailleurs de chaises, de colporteurs, de pousseuses de quatre saisons, de porteurs de paniers fleuris, de bohémiens, de mendicants, de ramasseurs de mégots, de débardeurs, d'hommes-panneaux, de diseuses de bonne aventure, de chanteuses de rues. Tout ça se coudoie, s'interpelle, se tutoie, se jalouse et se dispute au milieu de l'aboiement des chiens et des pleurs des enfants effrayés.
L'été, ça grouille dans la vermine, mais le soleil peint tout en or.
L'hiver, c'est laid, pouilleux, visqueux, sinistre. No man's land de la pauvreté...
Il faut bien, pourtant, que la Brigade des mandats accomplisse sa tâche. Dans ce cloaque, il y a des gens qui n'ont pas encore payé l'amende dont un tribunal exige le règlement... Il ne manquerait plus que cela : une vieille femme qui offrirait à des passants du papier à lettres... dans les rues, s'il vous plaît... sans avoir de patente... et qui n'acquitterait pas les droits du procès verbal qu'on lui a infligé !... Que deviendrait la justice, je vous le demande un peu... Comment admettre qu'un cycliste circule sans plaque de contrôle, qu'un ivrogne ait osé faire du tapage nocturne, ou qu'une pauvre femme ait vendu quatre têtes d'ail sans payer d'impôt !...
Alors, à quoi serviraient les lois, décrets et ordonnances ?... Si les petits refusent de verser dans les caisses du Trésor les quelques dizaines de francs qu'on leur réclame, il faudra bien qu'on les leur prenne... Heureusement, le Parquet veille et la police exécute...
La police exécute d'ailleurs doucement et c'est à sa louange, car elle a compris depuis longtemps qu'on la chargeait de besognes ridicules ou odieuses et qu'elle a tout de même à remplir des devoirs plus importants.
...Six heures et demie du matin. Les quartiers de Paris s'éveillent. Des boutiques s'ouvrent. Dans les rues, des autobus croisent des ouvriers qui vont « à l'embauche » : pantalon de velours, casquettes, moustaches en bandoulière; des porteurs de télégrammes qui, à bicyclette, se rendent au central; des femmes de ménage qui, dans quelques minutes, commenceront leur journée.
Des portes s'entrebâillent, des volets claquent. Paraissent aux fenêtres des figures encore engourdis de sommeil.
Déjà, l'on secoue des tapis; certains étages pavent : matelas et draps de lit prennent l'air...
Des femmes traînent leurs pantoufles, un manteau jeté sur le peignoir que le vent plaque contre les jambes : corvée de lait, de pain ou de journaux...
Les boueux « charroient » des poubelles...
L'autobus roule vers la Porte des Lilas... Comme la circulation est aisée, il fonce avec des allures de bolide, vire de manière impressionnante, évite tous les obstacles, et ne s'arrête que pour reprendre un peu de souffle en grimpant les côtes qui le guettaient depuis qu'il avait franchi le canal Saint-Martin...
Fin du voyage... Terminus... Petit café... Inspecteur...
Mais non, il n'a pas de souliers carrés... Vieille légende. Il est de taille moyenne, habillé d'un complet bleu, et d'un pardessus marron. Chapeau mou sur un visage pareil à tous les visages. Si l'on ne savait sa profession, on le prendrait aussi bien pour un employé de magasin, un commis de bureau ou un représentant de commerce. Il est de bonne humeur et sourit à tous ceux qui le reconnaissent et le saluent :
— Ça va ?... — Ça va...
Sa main droite serre une petite serviette de cuir où s'entassent des papiers multicolores : ordres de recherches, fiches de renseignements, extraits de jugements, mandats d'amener...
Un mineur évadé d'un patronage et condamné par défaut à être envoyé dans une colonie pénitentiaire... Un recéleur qui a six mois de prison à faire... Des petites histoires : procès-verbaux pour vente illicite, auto sans plaque, stationnement interdit, ivresse...
...Au fond d'une cour lépreuse, une mesure grise. Au rez-de-chaussée, deux locataires qui essaient de regarder derrière des rideaux soulevés ce qui se passe... Il manque des vitres aux fenêtres, on les a remplacées par des morceaux de carton...

Grimpons les marches humides d'un escalier étroit dont la rampe est constituée par une corde... On ne voit rien... On avance à l'aveuglette... Un couloir visqueux. Une porte sur la crasse de laquelle se détache un numéro...
Deux coups heurtés... Personne ne demande « qui est là... » mais on entend un verrou qui s'ouvre. Une face maigre de femme apparaît. On peut entrer. La femme, c'est la mère à qui l'on vient prendre légalement son enfant...
Elle est vêtue d'un misérable jupon; ses cheveux pendent en mèches le long des joues creuses. Elle était occupée à sa toilette...
— Il est là ?
— Non, Monsieur... Il est déjà parti pour chercher du travail...
— A quelle heure rentrera-t-il ?
— Je ne sais pas, monsieur... Je ne peux pas prévoir...
On aperçoit un fourneau à pétrole, une lampe et un petit lit défilé... Le lit du gosse, parbleu, qui, sachant qu'on a le droit tous les matins de l'arrêter au petit jour, a filé depuis longtemps... C'est toujours vingt-quatre heures de liberté prises en rabiot.
La voix de l'inspecteur s'est faite plus sévère :
— Il faudra lui dire que je voudrais bien le voir à midi... Sa situation doit être régularisée...
— Bien monsieur, je lui dirai...
Cette pauvresse, dans la voix, n'a plus aucun étonnement ni aucune émotion... Elle est soumise, résignée... Il y a longtemps qu'elle est fixée. Dans le destin de chaque être figure un certain nombre de choses qu'on ne peut pas empêcher...
Elle a refermé la porte sur sa solitude et sa détresse...
Les rideaux du rez-de-chaussée se sont rabattus...
Passage du Saumon... Passage Touzet...
D'infâmes ruelles où des hôtels meublés avancent leurs enseignes, comme des cartes de visites tendues, au-dessus des portes, par une main invisible...
— C'est le samedi soir qu'il faut voir ces coins-là... C'est joli... Dans cette boîte, il y a des types qui couchent en chambre... Ça leur coûte de quinze à vingt sous par nuit, selon l'heure à laquelle ils arrivent pour dormir...
Pour dormir ou pour oublier ?
... Rue des Amandiers... Rue de Palikao...
A côté d'immeubles neufs en construction, on trouve des impasses de vermine; des bees de gaz y sont encore allumés. Parfois sur une maison on peut lire cette étiquette : « Maison salubre... »
Des taudis... des groupes d'immenses bâtisses récentes...
Je murmure :
— Le passé... le présent...
— L'avenir ! conclut l'inspecteur en m'indiquant le Père-Lachaise, dont on aperçoit les monuments funéraires riches...
Tout en marchant, je questionne mon guide sur les difficultés de son métier : « Peu aujourd'hui, fait-il, le quartier s'est bien amélioré. Il y a dix ans, ce n'était pas pareil. Il y avait des « durs »... Maintenant, ils « viennent à la chansonnette » sans trop rouspéter. Sans doute, de temps en temps, on en voit bien qui veulent faire les « vicieux »... Mais ils n'insistent guère, sachant qu'ils seraient tôt ou tard matés...
« Les ivrognes sont embêtants... On ne peut jamais prévoir leurs réactions... Tenez, le bistrot devant lequel nous passons avait imaginé, pour l'ouverture de son débit, d'offrir gratuitement un pèrnod à ses nouveaux clients... Ça n'a pas traîné... Il a fallu mobiliser les renforts de l'arrondissement, pour attacher avec des liens solides par grappes de cinq ou six tous les individus qui étaient saouls pour les conduire dans le commissariat de la rue Ramponneau...
Nous continuons notre tour du secteur... Cigarettes...
— Jamais de mauvais coup ?
— A mes débuts, oui... En banlieue... Je cherchais des « bécaniers ». Une bande qui volait des vélos... Je me présente chez un bonhomme... A peine lui avais-je dit qui j'étais, qu'il me répond en m'assommant, par surprise, de deux formidables directs et en appelant un copain à la rescousse... Qu'est-ce qu'ils m'ont mis !... J'avais la tête gonflée comme une citrouille... Un mois d'hôpital...
Un silence, puis :
— Voici la maison où a été assassiné Rigaudin. Là-haut, la fenêtre que vous voyez... Vous vous rappelez l'affaire Almazian...
Dans l'air matinal, la caserne des Tourelles joue du clairon... « Caporal, oui... Caporal, oui... »
— L'horloger est chez lui ?
La concierge a fait un signe de tête affirmatif. On grimpe. On frappe. Un chien aboie...
— Il faut venir... venir aujourd'hui même... La condamnation à trois ans, sur appel a été réduite à six mois... Avec une autre de huit jours avec sursis, maintenant ça fait huit mois et une semaine à tirer...
L'homme qui était en gilet de travail répliqua :

— Ah...
— Eh ! oui...
— C'est embêtant, à cause du chien, et ma femme qui n'est pas avertie...
— Elle doit bien tout de même s'en douter... La concierge lui dira, et gardera le cabot...
C'est — par ironie — un chien policier qui après avoir poussé quelques cris s'est installé sur le lit et regarde, les yeux mi-clos...
— Je mets un veston et je prends mes papiers... Mon livret militaire ?...
— Oui...
Le vieux recéleur est gras, rose et ventru... Une grave opération l'a immobilisé, il y a un an, dans un hôpital. Il déclare philosophiquement :
— Ils pourront pas me garder... J'ai besoin de soins à cause de mon appareil... et ces soins-là, je les aurais pas en prison...
Il a mis quelques objets dans ses poches et suit docilement l'inspecteur. Ses doigts s'ornent de cinq bagues...
— Oh va-t-on ?
— Au commissariat, à côté...
— A pied ?
— Mais oui, c'est à cent mètres...
— Ça c'est moche, à cause des voisins...
Puis il accepte son sort, et marche du pas paisible d'un petit retraité qui va faire quelques courses dans le quartier... Comme il n'a pas de menottes, il s'empresse de causer du ton calme de quelqu'un qui bavarderait avec des voisins...
— Vous comprenez bien, quand même... j'avais acheté cet or cassé à un jeune homme que j'avais vu haut comme ça... Il me racontait qu'il s'était disputé avec sa poule et qu'il lui avait arraché son collier et un bracelet. Je l'ai cru... Il y en avait bien pour cent cinquante francs... La fois d'avant, c'était un gosse qui m'avait vendu des montres... Il les volait dans les cabines de la piscine des Tourelles... On ne peut pas toujours se méfier, n'est-ce pas ? Moi, je ne connaissais pas la loi...
Poste de police... Fouille... Rapport... Paperaseries... Procès-verbal de fouille : cinq bagues, trois montres, deux briquets... Le vieux retourne ses poches. « Un stylo... Des bonbons... deux médailles de la Vierge... »
Lacets et bretelles enlevés, en attendant que la voiture cellulaire vienne le prendre dans quelques heures, pour le conduire au Dépôt, il est placé dans un violon... Il ne récrimine plus. Il objecte doucement :
— Je leur dirai là-bas, qu'à cause de mon appareil... à monsieur le Substitut...
L'inspecteur conclut :
— Il fait la victime... Au fond c'est un brigand... S'il racontait tout ce qu'il a sur la conscience et qu'on ne sait pas...
Les agents du commissariat sourient... Ils connaissent le « client » depuis longue date...
On repart, cette fois, sur l'ancienne zone... Boue... cabanes de bois. Toits de tôle ondulée, papier goudronné... Une marmaille revêtue de haillons — chienlit de mi-carême — joue dans les sentes... Les jardinets sont pleins de vieilles ferrailles, de caisses, de chiffons. Deux gamines tirent de l'eau, près d'une fontaine, et pataignent dans les flaques avec une satisfaction évidente...
— Le ferblantier n'est pas chez lui ?
— Je l'ai vu partir ce matin... Si on ne répond pas, c'est qu'il n'est pas là...
— Bien, merci...
La population de ces cabanes à lapins n'est pas loquace. De nationalité étrangère, en majeure partie, elle vit là, parquée dans ces cases de dalmiers, tirant son existence difficile de métiers imprévus et de gains incertains...
— Ici, me dit l'inspecteur, il y avait une famille de six personnes qui y demeurait... Le père, la mère, deux filles de seize et douze ans et deux garçons de huit et dix ans. Ils n'avaient pas de lit... Alors, ils couchaient pêle-mêle sur une espèce de bat-flanc recouvert de paille... Ce sont toujours les petits qui sont à plaindre...
Sente du Cormier... Sentier de la Fontaine...
On pense aux anciennes guinguettes fleuries de lilas...
... Les Lilas... Romainville... Cadre de Vénus...
Missions terminées...
Ce matin, le vingtième arrondissement; l'autre jour, le treizième...
Je songe aux inspecteurs des autres districts de Paris qui, à la même heure, à Passy ou aux Batignolles, ont « interrogé » des fils de généraux » pour émission de chèques sans provision » ou des « demi-mondaines » de luxe, qui toutes se prétendent « amies » de ministres, de préfets ou de sénateurs...
Je pense à la besogne quotidienne de la Brigade des mandats... Car, tous les jours, c'est la même chose... Tous les jours...
Il est midi... Une marchande vend des œillets, des dahlias et des roses... C'est joli, les fleurs... En levant la tête, j'aperçois le disque d'or du soleil et le tapis bleu du ciel...
Parfois, des bouffées d'air pur balaient l'espace...
Belle chose, hein, tout de même, qu'un bel automne !...
René GIRARDET.



Pour constituer une fiche de renseignements complète, il n'y a qu'à adresser à la pègre qui se terre dans les masures du voisinage.



A bout d'arguments, l'horloger recéleur suivit l'inspecteur.



A peine a-t-on fait quelques pas dans ces sentes, que la marmaille qui vous guette s'envole pour donner l'alarme aux alentours.

Faits Divers

Diane aux mains rouges

Draguignan (de notre envoyé spécial).

EST un mas comme on en trouve beaucoup en Provence: un grand corps de bâtiment rectangulaire aux murs patinés par le soleil, couvert de tuiles rousses et tournant vers le midi des fenêtres et des lucarnes étroites de maison cellulaire.

On l'appelle « le Baguier » à cause, sans doute, du laurier qui abrite de son ombre ronde le seuil de la ferme.

Situé à quatre kilomètres de Draguignan, au milieu de champs d'oliviers, « le Baguier » avait une réputation tragique. Au soir, de loin, sur la plaine couverte de vignes, on se montrait sa silhouette trapue et l'on rappelait que le fermier Poupon y fut assassiné, il y a quinze ans, par un rôdeur.

C'est pourtant là que, depuis longtemps, vivaient François Brun et sa femme.

Tous les deux avaient près de soixante-dix ans, mais François Brun était un homme alerte, dur à la besogne. Sa propriété s'étendait sur quatre hectares, et, toute la journée, on le voyait aux champs. Il n'avait qu'une passion: la chasse.

C'est la chasse qui l'avait amené à faire la connaissance d'un ancien colonial de cinquante-huit ans, Etienne Ollivier, venu de Marseille et habitant une « campagne » voisine.

Etrange personnage, cet Ollivier. Violent, querelleur, tatoué comme un légionnaire, il avait dû traverser, dans sa vie, de bruyants orages.

Ollivier avait deux femmes à son service — la mère et la fille — qui se plaignaient amèrement de sa violence.

François Brun indiqua à la jeune bonne une place plus avantageuse. Ce fut le commencement de la brouille. Ollivier reprocha à François Brun de s'être occupé de ce qui ne le regardait pas, et sa haine commença de pousser à la façon d'une mauvaise herbe.

Les altercations avec François Brun devenaient de plus en plus nombreuses.

Brun se plaignait à la gen-



Jeanne Brun, une solide Marseillaise, aimait chasser dans les bois voisins.

darmerie, ce qui ne fit qu'envenimer les choses.

Le drame, d'ailleurs, dans cette atmosphère de haine sourde, devait se précipiter.

Jeu dernier, deux invités du ménage Brun arrivèrent au « Baguier ». C'étaient deux Marseillaises: Mme Annette Brun — une homonyme — et sa fille, Jeanne, âgée de vingt-et-un ans.

Jeanne Brun, une fille au visage épais, à la carrure masculine, chassait dans les bois environnants. Elle devait prouver, dans des conditions tragiques, qu'elle savait se servir d'une arme et que, parfois, les plombs ne sont pas pour les perdreaux.

Samedi après-midi, vers dix-sept heures, François Brun, qui avait eu avec Ollivier, dans la matinée, une

nouvelle et violente querelle, vit son voisin accourir vers le mas, un fusil à la main. Brun eut à peine le temps de crier à Jeanne qui venait de rentrer et changeait de robe:

— Descends-moi mon fusil! Deux coups de fusil éclataient. Presque à bout portant, le colonial, aux gestes de dément, venait d'abattre son ennemi.

Ce qui suivit fut encore plus bref. Jeanne Brun descendit, le fusil à la main. François Brun gisait, mortellement atteint, dans une mare de sang. Il eut la force de hoqueter:

— Je suis mort. Ne le rate pas! La jeune fille leva son arme et, à deux reprises, fit feu.

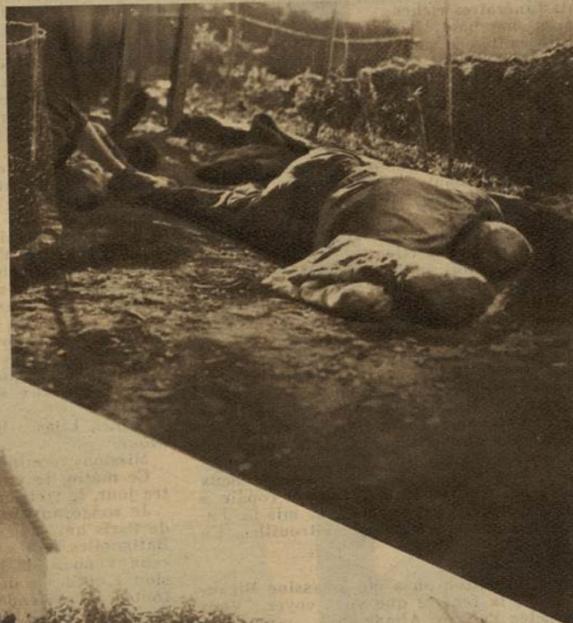
A son tour, Ollivier s'abattit, le ventre ouvert. Comme il bougeait encore, Jeanne Brun lui fracassa la tête à coups de crosse.

Elle a expliqué aux gendarmes et au juge d'instruction qu'Ollivier l'avait menacée, qu'elle avait cru sa vie en danger et qu'elle avait tué.

Comme tout l'alentour lui envoyait ses félicitations — on était débarrassé du loup enragé, le Parquet a admis la thèse de légitime défense et a laissé cette Diane aux mains sanglantes en liberté provisoire.

Un non-lieu va être probablement rendu.

Ceux qui ont pénétré dans la ferme du « Baguier »,



On trouva les cadavres (ci-contre) allongés côte à côte



Le mas du « Baguier » avait une réputation tragique.

Les magistrats enquêteurs sur les lieux du drame.

après le double drame, ont vu, allongés l'un à côté de l'autre, avec des blessures abominables, les deux hommes. La mort les avait réunis.

Le cadavre de François Brun était recouvert d'un drap blanc. Celui d'Ollivier, d'une serpillière.

Quant à Jeanne Brun, on expliquait que, « exténuée par ces terribles émotions, elle prenait un peu de repos ».

On comprend ça!

P. R.

chez RAZDAM

FOURRURES

les plus larges facilités de paiement

vous seront consenties sans aucune formalité ennuyeuse par la Société des Pelleteries et Fourrures Françaises

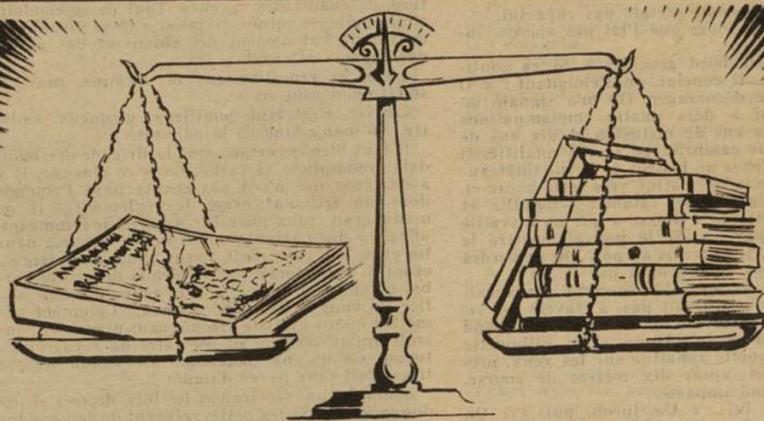
58, Rue Caumartin, Paris

(à 2 m. de la Gare Saint-Lazare — Métro Havre-Caumartin)

APERÇU — MANTEAU	Murmel..... depuis 950.»
Astrakan..... depuis 1.950.»	Poulain..... — 575.»
Rat d'Amérique..... — 1.250.»	Columbia et Castorette..... — 250.»

Grand choix en jaquettes, renards, cravates, garnitures et toutes pelleteries

Demandez notice n° 8 franco



La matière de 10 volumes

L'ALMANACH DU PETIT JOURNAL 1934 est une véritable encyclopédie familiale et un magazine illustré d'une formule entièrement nouvelle. Fort volume de 192 pages, grand format, avec 300 illustrations, il renferme 5 nouvelles inédites de Tristan Bernard, Paul Reboux et autres auteurs illustres; 6 grands reportages sensationnels; plus de 50 articles attrayants et instructifs sur la Mode, les Sports, les Sciences, la Politique, la Médecine, etc...; des jeux très variés: mots croisés, charades, tours de carte, etc...

Et un grand concours d'une formule nouvelle et particulièrement amusante doté de 100.000 francs de prix.

Vous trouverez chez votre fournisseur habituel, l'Almanach du Petit Journal 1934 qui paraît le 2 octobre. Il ne coûte que 5 francs.



**L'ALMANACH
DU
Petit Journal
1934**

ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE

guéris radicalement et rapidement par

PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire,

évite toutes complications, supprime la douleur.

(Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.

La boîte 16 fr., l' 16 50. La triple boîte, l' 36 20

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

REMÈDES WOODS, 10, Archer Street (219 TM), Londres W1

VIENNENT DE PARAÎTRE RENÉE DUHAN

LE VOL DU DIAMANT TRAVANCORE

LE CORPS DÉCOUPÉ

LE CHAT-TIGRE DU SERVICE SECRET

LE PLAN MORTEL

Quatre romans policiers qui vous prennent

vous possèdent et ne vous lâchent plus!!!!

Chaque roman complet

En vente partout 2.50

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

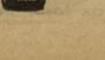
(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

VOS SEINS

Sont-ils insuffisants? Trop Gros? Tombants? Écrivez-moi en toute confiance, n'envoyez pas d'argent, je vous ferai connaître gratuitement, simple recette à faire vous-même en secret. Quelque soit votre âge vous obtiendrez vite des seins bien fermes et beaux. Joindre 1fr. en timbre pour réponse confidentielle très discrète. Mme A. E. Mariens, 75, Rue de Flandre.



HAUTLES MAINS!

Etui à cigarettes forme browning

s'ouvre en pressant la gâchette

1.... 10 frs — les 4.... 35 frs

Envoi contre remboursement

NIVELON, P.R. Bureau 50, Paris



Parvenu au faite du succès, Oscar Dufrenne, homme d'affaires intrépide, n'employait guère que l'avion pour ses déplacements. Fils d'ouvrier lillois, Dufrenne s'était rapidement mêlé à la haute société parisienne.

DANS la salle obscure du « Palace », l'écran ouvrait son œil immense dans lequel passaient des visions de rêves. Des centaines d'yeux suivaient avec passion ces ombres irréelles, qui, pour quelques minutes, prenaient un semblant de vie sur le rectangle lumineux de la toile.

C'est alors qu'on découvrit qu'un autre drame, plus terrible, plus brutal, plus complexe aussi que celui qu'avait inventé le metteur en scène, s'était joué derrière l'écran, dans les coulisses, royaume interdit au public, où, seuls, les magiciens du théâtre ont le droit d'entrer.

— M. Dufrenne est mort !...
La nouvelle était si formidable qu'elle creva les murs du théâtre. Dans les petits cafés du Faubourg-Montmartre qui reflétaient leurs devants ruisselantes de lumière sur le bitume verni de pluie, on se jetait à haute voix la nouvelle.

— M. Oscar Dufrenne a été assassiné !...
Quoi ! Tandis que les machinistes achevaient de dresser sur le plateau les décors de la prochaine revue qui allait inaugurer la nouvelle saison de music-hall du « Palace », que les ouvreuses somnolaient sur leurs strapontins, que les secrétaires d'administration tapaient les derniers rapports, que les caissiers bouclaient leur caisse, le « patron » avait été lâchement assommé à coups de pied à coulisse dans son cabinet directorial !

On avait répété tout l'après-midi. La troupe des danseuses espagnoles, venues de Barcelone, avait dansé, devant une salle vide, sous une lumière avare tombant des lustres, les danses nationales de l'Andalousie.

Joyeux, de bonne humeur, Oscar Dufrenne, assis à côté de Varna, son vieil associé et ami, avait suivi la répétition d'un bout à l'autre. Puis, le dur labeur des artistes avait pris fin. Les musiciens avaient pliés leurs instruments. Les danseuses avaient échangé leurs souliers de satin garnis de strass pour d'humbles chaussures de cuir. Par le passage de la Cité-Bergère, elles s'étaient jetées dans le Faubourg-Montmartre rutilant de lumière. C'était dimanche. Les bars et les brasseries ouvraient leurs antres lumineux et odorants.

Sous l'averse, sautant sur le pavé, les petites Espagnoles étaient parties en pépiani, comme une volière en liberté.

— A demain, les enfants ! avait crié le « patron », en escaladant le plateau.

Qu'il était joyeux, ce soir-là, M. Dufrenne !... Après avoir dîné chez lui, 11, rue de l'Echiquier, en compagnie de son secrétaire, M. Serge Nicolesco, et de sa sœur, joué son habituelle partie de belote, il était revenu à la Cité-Bergère. Sur son bureau, traînaient des maquettes de décor. Sur les meubles, il y avait des écharpes de lamé, des cottes de strass, des plumes multicolores.

Il était neuf heures vingt. M. Nicolesco, qui a accompagné son patron jusqu'à la porte du théâtre, le quitte. Oscar Dufrenne est seul. Seul dans son bureau, où nul bruit n'arrive. Ni celui du film qui ronronne dans l'ombre mystérieuse de la salle. Ni celui des machines à écrire des bureaux voisins qui alignent des mots avec de petits claquements secs.

Il vit, sans le savoir, ses dernières heures. Sa belle humeur ne l'a pas quitté. Il n'a eu qu'un moment d'énervement, lorsque, en entrant, il s'est aperçu que le chasseur avait déserté son poste.

Il descend dans la salle de projection. Ses yeux fouillent l'obscurité. Il attend quelqu'un. Qui ? Son assassin.

Car lorsque, vers minuit et demie, M. Auduy, administrateur du « Palace », viendra souhaiter bonne nuit à l'empereur des music-halls, il le trouvera mort. Et de quelle mort !...

Après avoir frappé à la porte, l'administrateur poussa le battant. Le cabinet directorial était dans une demi-obscurité. Seule, une lampe de faible puissance éclairait la table de travail. Mais, sur le sol, une forme oblongue gisait, recouverte en partie par une carpe et par le matelas du divan qui occupait l'un des angles de la pièce.

Trois minutes plus tard, on criait « au secours » dans les couloirs. Les ouvreuses affolées descendaient précipitamment les escaliers. Les secrétaires alertaient la police. M. Varna, prévenu, accourait et s'écroulait en sanglotant sur le corps de son ami...

Oscar Dufrenne avait le crâne défoncé à coups de marteau. Le visage n'était qu'une plaie. L'assassin s'était acharné sur sa victime. Le sang avait giclé partout. Jusque sur le plafond, qu'il marquait d'étoiles rouges.

Cependant que, dans la salle, le film poursuivait sa course monotone, dévidant son ruban d'images et de paroles sur le ciel de l'écran...

— Demandez « Paris-Midi » !... L'assassinat de M. Oscar Dufrenne... La grosse affaire de l'année...

Dans le passage de la Cité-Bergère, les camelots criaient. Des affiches d'un bleu pâle attiraient les yeux du passant :

« L'assassinat de M. Oscar Dufrenne. »
Là-haut, au deuxième étage de l'immeuble, derrière les vitres aux verres dépolis des larges

fenêtres, un cadavre gisait à terre. Autour de lui, les enquêteurs poursuivaient leurs investigations méthodiques. Il y avait, autour du procureur de la République, M. Pressard, le juge d'instruction, M. Bru, le docteur Paul, médecin-légiste, le brigadier-chef Piguet et l'inspecteur Jézo.

Dans le passage de la Cité-Bergère, la foule s'accumulait, foule pittoresque où des porteurs de journaux voisinaient avec des actrices, des journalistes avec des danseurs. On attendait les résultats de la première enquête.

M. Oscar Dufrenne était au premier chef ce qu'il est convenu d'appeler une « personnalité parisienne ». Le directeur du « Casino de Paris » et du « Palace » occupait une place importante dans le monde du spectacle. Il s'occupait aussi activement de politique. N'était-il pas, depuis les élections dernières, conseiller municipal de la ville de Paris et conseiller général de la Seine ? Ne s'était-il pas présenté aux dernières élections législatives et ne préparait-il pas, avec un soin particulier, la prochaine lutte électorale ?

Il jouait avec un bonheur stupéfiant son double rôle : sur le plateau des music-halls, parmi les vedettes empanachées, et sur l'estrade des réunions politiques, parmi les électeurs passionnés.

La vie lui avait souri. Fils de pauvres artisans lillois, il avait acquis, après quarante années de labeur et de luttes, une situation inespérée. C'est lui qui se targuait de découvrir les étoiles. C'est lui qui se lançait. C'est lui qui les consacrait.

Le théâtre à grand spectacle était son empire. Il menait une vie éblouissante parmi les décors dorés de ses revues. Les jambes des girls se levant en cadence rythmaient de leurs mouvements roses la vie de ce potentat. Il avait goûté à tous les plaisirs. Il avait connu avec une rapidité foudroyante la fortune, le succès, la gloire, l'amour. Il avait joué de la vie. Et, comme presque toujours quand on n'a pas eu le temps de faire le lent apprentissage de ces plaisirs, il en avait même abusé. Il avait goûté à tous les poisons.

Et cet homme que les difficultés du « métier » n'avaient jamais abattu, qui avait, de ses larges épaules de lutteur, bousculé les combinaisons jalouses des « petits camarades », qui avait su faire victorieusement face aux mauvais coups du sort, s'était laissé désaxer par le poison de l'amour défendu, de l'amour qui n'ose pas dire son nom, mais qui ne se gêne pas pour s'étaler cyniquement partout. Certains soirs, sa vie, dont les fées des anciens contes semblaient avoir réglé chaque minute, commençait à lui peser. Il était las de ces décors fastueux et clinquants, de ces vedettes acrimonieuses et fardées, de ces artistes bellâtres et vaniteux... Il cherchait à fuir ce qu'il y avait d'artificiel et de frelaté dans les coulisses, et fonçait dans la nuit. Mais là encore, les fallacieuses lumières de la ville le fascinaient.

Par son travail, par sa chance, Oscar Dufrenne s'était élevé bien haut dans le firma-

ment de la vie parisienne. Mais, chaque nuit, esclave de sa chair, enchaîné à ses instincts maudits, il devait redescendre dans la boue. Eternelle revanche de la destinée, qui se plaît à abaisser ceux qui trônent du haut de leur gloire !...

La mort devait jeter à bas cette statue d'or. Un soir, l'empereur des music-halls rencontra un marin. Où ? C'est ce que la police, aujourd'hui, cherche à établir. Était-ce un vrai marin ? On ne le croit pas. Ceux qui l'ont vu font une description d'un costume plutôt fantaisiste. Il en est tant qui, pour attirer l'homme en quête d'amour maudit, revêtent le costume des matelots ! Ce costume qui moule si parfaitement un corps d'adolescent, laissant au cou la liberté de dégrafer une ligne pure, à la poitrine la possibilité de saillir sous la minceur du tricot.

Un rendez-vous est fixé sur un morceau de papier, le directeur du « Palace » griffonne un « laissez-passer » qui ouvrira au jeune marin les portes du cinéma. Le mercredi, 20 septembre, le jeune homme est là. Dans la salle du cinéma, on le remarque. Il est beau, il est grand, bien musclé. Une ouvreuse lui demande de toucher le pompon de son béret :

— Cela me portera bonheur, dit-elle. Et comme elle voit, dans l'obscurité, le « patron » s'approcher du jeune homme et l'entraîner vers la coulisse, elle regarde sa compagne en souriant et chuchote :

— Le patron n'a pas mauvais goût !... Un second rendez-vous est pris, ce jour-là, entre Oscar Dufrenne et l'inconnu. Pour dimanche soir.

Le marin, fidèlement, revient. On le reconnaît au passage. Il porte sur le bras un ciré noir. Dans la poche du ciré, il a dissimulé un pied à coulisse. L'amant devient un assassin.

■ ■ ■

Dans la lugubre camionnette de la Morgue, on a emporté le corps de l'empereur des music-halls. Dans la rue, la foule stationne. Un ciel, lourd de pluie et de tristesse, menace Paris.

Sur la scène du « Palace », des projecteurs s'allument. Des toiles peintes frémissent sous la caresse des lumières.

Henri Varna, les yeux rougis, le teint pâle, les lèvres tremblantes, frappe dans ses mains :

— Au travail, mesdemoiselles !... Cinquante girls, en maillot, se sont alignées sur le devant de la scène. Le feu des sunlights joue sur les chairs roses.

A l'Institut médico-légal, sous le scalpel du docteur Paul, le corps rigide du directeur de théâtre cède peu à peu.

Les talons de Conchita, la danseuse de flamenco, frappent le plancher avec violence. Comme des coups de marteau sur un cercueil. La roue tourne. La mort d'Oscar Dufrenne n'a pas arrêté l'usine des plaisirs.

Le soir, le public en a assez de vivre avec les morts... Il ne demande qu'à rire !...

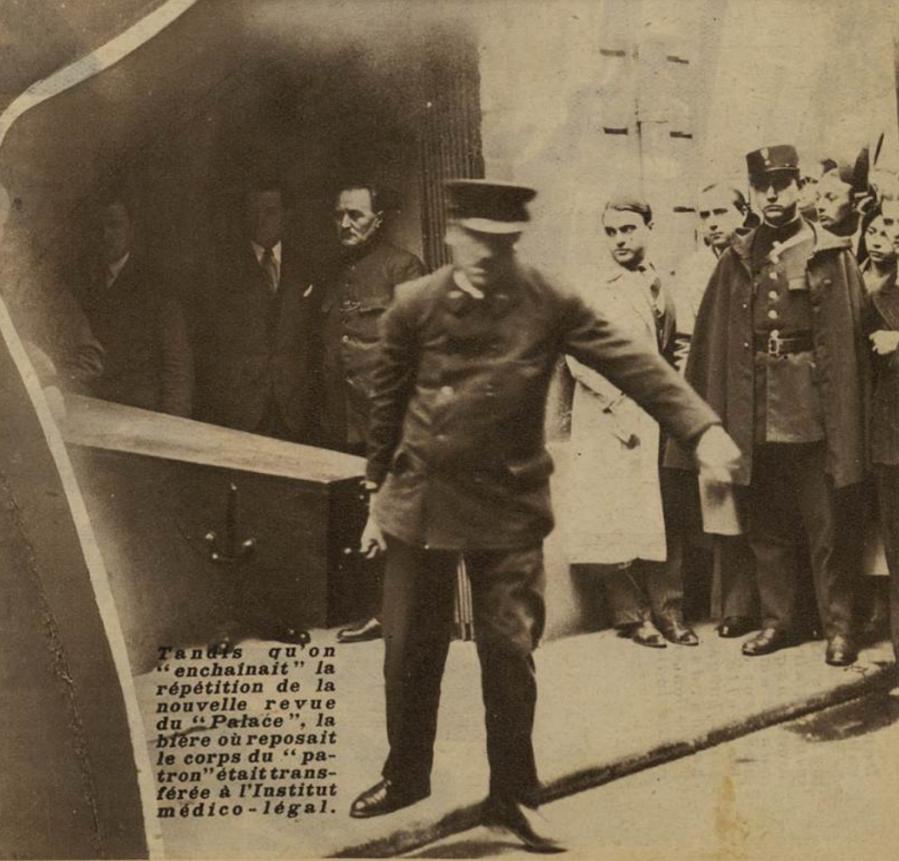
Luc DORNAIN.



Une foule dense assiégea bientôt la Cité-Bergère où s'était déroulé le drame.



A force de lancer des vedettes et de monter des revues à grand spectacle, il était devenu l'empereur du music-hall.



Tandis qu'on « enchaînait » la répétition de la nouvelle revue du « Palace », la bière où reposait le corps du « patron » était transférée à l'Institut médico-légal.

Depuis Fontre-
vaut, où l'on fit
le plein dans les
camions de la
penitencière (à
droite) jusqu'au
quai d'embar-
quement de la
Rochelle, les
cargos chargés de
bagnards ont
roulé lentement
en file indienne.

Saint-
Martin-
de-Ré (de
notre en-
voilà spécial).

K. X.
cents
assas-
sins se
sont é-
chappés
et courent la France.
Deux cents ou trois
cents hommes, je ne
sais pas au juste, qui
ont tué, les uns une, les
autres trois ou quatre
personnes, des femmes, des
petites filles, par vice, ou
pour de l'argent, quelques-
uns par jalousie, certains qui
ont dépecé les cadavres, d'au-
tres qui ont achevé le bûché à
coups de talons, d'autres encore
qui, pendant des heures, ont pro-
mené le corps en auto ou qui l'ont
fait brûler à petit feu !

Et cent ou deux cents voleurs qui
n'ont pas volé une fois, mais dix, et à
qui la prison ne fait plus peur...
La liste, vous l'avez lue dans les quo-
tidien, ainsi que le chiffre exact.
Imaginez-vous la nouvelle publiée par
tous les journaux de France ! Avez-vous
assisté à la panique qui suit la fuite, dans
quelque petite ville, d'un bon vieux lion de
ménagerie qui ne pense qu'à se coucher dans
de l'herbe véritable ?
Les assassins ne se sont pas échappés. La
nouvelle est fautive. Je l'invente pour vous
donner une idée de ce que représente le fait,
banal en apparence, de conduire quelques cen-
taines d'hommes à l'île de Ré, puis, de là, à la
Guyane.

Et je vous jure qu'il n'y a pas que moi à y
avoir pensé. Ils sont quelques-uns qui ne dorment
pas depuis plusieurs jours et qui ont poussé
un joli soupir en voyant se refermer enfin les
portes du pénitencier de Saint-Martin-de-Ré.
Ils y ont pensé d'autant plus qu'ils appar-
tiennent à l'Administration et que, cette année,
tous les précédents administratifs, toutes les
qui devance

Une
autre
auto,
celle de
M. Carreaux,
qui devance



LA DU CYNISME

la porte.
Dans le car, il y
a un couloir entre
les deux rangs de cel-
lules. Dans le couloir,
un autre garde-chiour-
me et un sac de boules
de son.

On ouvre une pre-
mière porte à guichet.
— Sois, toi !
Et un type apparaît, maladroite à cause de
ses chevilles et de ses poignets reliés par des
chaînes. Il a un complet quelconque, plutôt
usé, une tête peureuse. Il prend sous le bras
d'un mouvement instinctif — la boule de son
qu'on lui tend. Un garde de la Guyane l'aide
à descendre, car l'opération, avec les chaînes,
est un peu difficile.

Il traverse la passerelle. Il descend sur le
pont du remorqueur. Un autre garde l'aide à
s'asseoir.

— Qui est-ce ? demandent les journalistes.
Comme si on se souvenait de tous les assas-
sins condamnés depuis deux ans ?

— A toi, sors !
Un autre, puis un autre, puis un autre en-
core ; un second car, et des types qui descendent,
avec leurs chaînes et leur boucle de pain...
Au premier convoi, l'autre jour, il y en a
bien un qui s'est évadé en franchissant la
passerelle, et cela a fait toute une histoire
parce qu'un reporter avait pu le photogra-
pher et qu'on craignait des polémiques.

Aujourd'hui, ils ne s'évanouissent pas. Ils ne
rigolent pas non plus, du moins pas tout de
suite. Ils passent. Ils apprennent à marcher
avec des chaînes et à ne pas lâcher leur pain.

— Est-ce que Laget est passé ?
Les photographes se bousculent et s'en-
gourent, s'accusent mutuellement de se pla-
cer devant l'objectif du confrère.

— Expré ! Je te connais ! Tu m'as fait le
même coup pour Stresemann...
Ils ont de la mémoire !

Carco a l'air un peu désillusionné. Sans le
concours de la foule, ce n'est même plus
impressionnant. Il y a un certain nombre de
têtes qu'on aime mieux rencontrer là qu'ail-
leurs, quelques vieux chevaux de retour, mais,
surtout, de jeunes bougres qui vous regardent
dans les yeux avec l'air de tirer encore au
revolver.

Le tas devient plus impressionnant à l'arrière
du bateau. Les hommes se serrent. Ils sont
assis à même le pont, les jambes dans les
reins les uns des autres.

Parfois, pourtant, lui qui a mené la grande
vie, avait un regard plus aigu. C'était pour
le petit groupe des journalistes et des ayants-
droit.

— Que pensait-il, alors ? Crânerie ? Défi ?
Cynisme ?...
Je l'ai photographié cinq fois. Les cinq fois,
il a souri à l'objectif, et il m'a fait un signe
de la main en guise de remerciement.

Je l'ai déjà dit : pas de foule, pas de bruit,
hormis celui des voitures venant se ranger à
la place des cars vides. Et un défilé ininter-
rompu. Quelque chose comme du vrai travail à
la chaîne.

Un peu en contrebas, les forçats déjà em-
barqués, les uns plissant entre eux, les
autres plus préoccupés.

C'est le continent qu'ils quittent, n'est-ce
pas ? C'est un peu la vie qu'ils quittent,
comme, tout à l'heure, ils quitteront déjà leurs
vêtements civils.

Il y a des casquettes et des chapeaux mous,
une majorité de complets élimés, des chemises
sales et sur les visages, des boutons ou des
furoncles, je ne sais pas ; en tout cas, des
choses malsaines qui révèlent sans doute de
lourdes hérédités, tout comme des progna-
choires inquiétants, des fronts fuyants, des ma-
choires d'antropoïdes.

Chacun sa boule de pain. Chacun ses me-
nottes et ses chaînes aux pieds.
La dernière voiture stoppe. La dernière
fournée en descend. Déjà, le remorqueur siffle.

Ils ne sont que quelques matelots et les
gardes-chiourme à bord. Vous avez vu des his-
toires d'évasion. Celles de la Guyane semblent
inventées, tant elles sont terribles...
Or, imaginez maintenant un chef de bande,
ou un homme à qui sa femme est restée fidèle,
ou...

Peu importe. Le bateau a franchi la passe. Il
file à onze nœuds vers l'île de Ré. Les gen-
darmes sont restés à terre, et les journalistes,
et les quelques officiels...
Les forçats sont tellement serrés les uns
contre les autres que les gardes ne peuvent
voir leurs mains...
Supposez que, tout à l'heure, un des jour-
nalistes proches ait laissé tomber une lime...
On arrive à se procurer une carte de presse ou,
mieux, une carte de photographe...
Le bateau est prisonnier des bouées. La
passée est difficile. A droite et à gauche, il y
a des bancs et l'empêchement de naviguer.

On arrive à se procurer une carte de presse ou, mieux, une carte de photographie... Le bateau est prisonnier des bonées. La passe est difficile. A droite et à gauche, il y a des bancs qui l'empêchent de naviguer.

— Un homme à la mer... Eh bien ! Quoi ? Que voulez-vous faire ? Il est déjà sur les hauts-fonds. Le temps de s'apercevoir de son geste, et il est trop tard pour tirer dessus, à cause de la vitesse du bateau...

Je ne rêve pas, c'est arrivé, non cette année, mais il n'y a pas si longtemps. L'homme a nagé pendant une heure ou deux. Il a échoué Dieu sait où. La gendarmerie a été avertie.

Mais il ne connaissait pas le pays. Pour se repérer, il a suivi la voie du chemin de fer de Rochefort, et c'est là qu'il a été arrêté, six ou sept heures plus tard.

Pensez à l'évasion organisée... Un canot qui se trouve justement à la dérive dans ces parages. La côte est déserte... Je connais une maison où il y a de vieux puits, de vieilles douves, des greniers, des dépendances... De quoi vivre caché pendant un mois...

A moins qu'une auto soit prête à un point déterminé de la côte... Je ne suis pas entrepreneur d'évasions. Je voulais simplement dire ceci : aucun forçat ne tente sa chance en France. En France, ils sont sans réaction.

Ils attendent d'être là-bas... Et le bateau devient de moins en moins distinct dans la grisaille de la mer. Cinquante minutes de traversée. Saint-Martin !

C'est là que, tout à l'heure, le docteur Laget sera enfermé dans une pièce avec quinze ou vingt autres assassins qui n'ont pas le respect des pantalons de golf ni des chemises sur mesure. Tout autour de la salle s'allongent des bat-flancs. Au fond, un judas permet aux gardiens de surveiller les bagnards.

Davin sera peut-être dans la même salle, peut-être dans une autre. Dans chacune, en tout cas, il y aura un « cad » qui fera tranquillement son choix, avec la conscience d'être un chef et la certitude qu'aucune désobéissance n'est permise.

Sur la route, là-bas, à Usseau, cela pouvait encore ressembler à une partie de campagne. Maintenant, la vraie partie commence et il y a quand même avec moi, personnes qui ne sont pas des « couillons » et qui ont l'estomac barbouillé.

Georges SIMENON.

passerelle reliée au rivage. Et l'opérateur commence sans tarder. Un premier car s'avance. Un garde-chiourme ouvre

Qu'est-ce qu'il va prendre ! me souffle un garde-chiourme. Où et pourquoi ?

A l'île de Ré, avec un costume pareil... Vous voyez ça d'ici ! Des culottes de golf au pénitencier !

Davin le suit, mince, le visage nerveux, le chapeau mou bien croqué, vêtu d'un imperméable peau-de-pêche. Il sourit, lui. Il regarde à la ronde. Et le gardien me confie :

En voilà un qui sera vite casé. Pour quoi ? Beau gosse comme il est ! Et tout !

L'instant d'après, je revois les deux vedettes assises parmi les gueules plus marquées, sur le pont du remorqueur. Le docteur Laget baissait la tête et les photographes ne purent guère prendre que sa casquette. Davin, un rang plus loin, plaisantait avec ses copains. Que dis-je ? Il les amusait tous par ses saillies. On voyait des brutes se pâmer en le regardant avec attention.

Alors que Davin, par ses sarcasmes et ses saillies, s'amusa à déridier la plupart de ses compagnons de chaîne, sa mère, terrassée par le chagrin, attend, solitaire, l'ins-tant où elle pourra l'apercevoir.

A la queue-leu-leu, après avoir « touché » une boule et leur barda, les bagnards descendent péniblement l'escalier qui les mène au remorqueur.

autre auto. Celle de M. Cazeaux, qui devance la colonne et qui annonce :

Ils seront ici dans dix minutes. Consigne : trente kilomètres à l'heure jusqu'à la Rochelle. Je file en avant.

Pour un peu, on se croirait à un pique-nique ou à une chasse à courre. Il y a cependant un détail qui nous rappelle que nous vivons en pleine actualité sensationnelle : deux opérateurs de cinéma se rencontrent, qui ne comptaient pas se voir si tôt et qui prétendent chacun avoir l'exclusivité de « la chose ».

On voit arriver un gros car, au loin, un car qui a plutôt l'air d'un camion. Puis un autre. Puis un troisième. Puis...

Ils doivent être trente ou trente-huit (voyez les quotidiens, car je n'ai pas eu le temps de les compter). Ils se suivent en file indienne depuis Fontrevaux. En fait d'incident, il n'y a eu que l'auto d'un général qui a endommagé l'aile de la dernière voiture. C'est bien la peine d'être général !

Les autos s'arrêtent bien gentiment. Le soleil paraît. La petite fille oublie sa vache et vient voir. Puis quelques gamins viennent du village sans être plus passionnés que ça.

— Complet ? — Complet. Le capitaine regarde sa montre, car il doit attendre l'heure H.

A l'avant de chaque car, il y a un chauffeur officiel en veste de cuir et un garde-chiourme. Les chauffeurs, je dois le dire, descendent les premiers et visent les arbres que nous avons déjà arrosés. Les gardes-chiourme suivent. Quant à ceux qui sont à l'intérieur, les assassins dont je vous ai parlé, ils s'en tirent comme ils peuvent.

Je vous jure que, pour un peu, on aurait envie de mettre des nappes par terre. Pas de curieux. Pas de vociférations. Et pas même le gros nuage noir qui rendrait le décor sinistre. La moitié plus de la moitié de la tâche est faite. Les assassins ont été véhiculés à travers toute la France et il n'y a pas eu un pépin.

Maintenant, si vous me demandez leurs impressions, à eux, sur cette balade... J'ai vu les cellules étroites des voitures et la couchette du second garde-chiourme qui n'a même pas la clef pour ouvrir la porte et qui doit appeler son collègue s'il veut sortir. Pourtant, nos assassins savent par où ils passent. Ils ont traversé des patelins qui leur rappelaient une panne d'auto, une verre de vin blanc ou une belle servante. Et c'est le dernier jour qu'ils portent leurs vêtements à eux et qu'ils ont un nom. Ce

un joli soupir en voyant se réformer enfin les portes du pénitencier de Saint-Martin-de-Ré. Ils y ont pensé d'autant plus qu'ils appartiennent à l'Administration et que, cette année, tous les précédents administratifs, toutes les règles qui ont fait leur preuves ont été bousculés.

Il est vrai qu'on a mis dix ans à les bousculer et que, depuis dix ans, les projets — enfin réalisés — sont à l'étude dans les bureaux les plus divers.

Vous savez comment cela se passait. Les futurs bagnards arrivaient à la Rochelle dans des trains spéciaux. Ils traversaient toute la ville entre une double haie de gendarmes, mais surtout au milieu d'une foule accourue comme pour un défilé de souverain. C'était à la fois pénible et ignoble. C'est tout juste si l'on n'organise pas, pour le public, des trains de plaisir.

M. Cazeaux, directeur de l'Administration pénitentiaire, et le capitaine Pyquihem ont enfin eu gain de cause et, grâce à eux, il est bien difficile, aujourd'hui, de faire de la littérature déliquiscente sur le fameux transfert des forçats.

Voulez-vous que je vous le raconte simplement, comme je l'ai vu ?

On m'a annoncé : — Concentration à midi et demi, au pont d'Usseau.

Cela vous a tout de suite un petit air guerrier. J'habite le pays. J'ai à peine trois kilomètres à parcourir pour atteindre le pont en question et, pourtant, je ne le connais pas. C'est peut-être un point stratégique important mais, en réalité, ce n'est qu'un pont qui enjambe un canal désaffecté et qui, même pour les gens du pays, n'a pas de nom.

J'arrive à midi. Le temps est clair, avec de gros nuages qui cachent de temps en temps le soleil. Il a plu toute la nuit et des plaques de pluie achèvent de sécher sur la route. Or, il n'y a personne : pas un curieux, pas un gendarme, pas une auto. Et je rentre à Dompierre demander aux gens :

Vous êtes sûrs qu'il n'y a pas d'autre pont dans le pays ? Il n'y en a pas. C'est bien là. J'attends, ma voiture rangée sur le bas-côté ; et il passe des laitiers, des cultivateurs qui reviennent de je ne sais quelle folie avec des chevaux attachés derrière leur carriole.

Enfin, une auto, qui vient de Paris couverte de poussière, qui hésite, s'arrête, et d'où je vois sortir un Carco magnifique dans ses culottes de golf.

— C'est ici ? — Il paraît que c'est ici... Puis une autre auto, celle d'un grand quotidien du soir. Il en sort des tas de gens en chieftent, car les journalistes aiment s'habiller en tour du corps.

— C'est ici ? — Il faut croire... Il est midi dix. Une petite fille fait paître une vache autour de nos voitures. La petite auto de la gendarmerie arrive enfin et le capitaine nous salue en souriant. C'est bien ici. Il suffit d'attendre. Et, en attendant, on fait pipi contre les arbres.



Alors que Davin, par ses sarcasmes et ses saillies, s'amusa à déridier la plupart de ses compagnons de chaîne, sa mère, terrassée par le chagrin, attend, solitaire, l'ins-tant où elle pourra l'apercevoir.

DIVERS FAITS

Le prix d'une noce

Ce soir-là, comme tous les autres soirs, M. Henry Thoraille était allé faire, au café, sa petite partie de belote. Il aimait, au sortir de son fastidieux travail, retrouver l'atmosphère de ce petit bistrot de la rue du Guinet. Comptable à l'entreprise des travaux publics Marzy, à Trappes, près de Versailles, il menait une vie calme entre son bureau, son hôtel de la rue du Guinet et ses camarades de jeu qui le déridaient de leurs plaisanteries.

Comme il parlait de son hôtel, il se trouva nez à nez avec son ami Georges Bicquet. Grand et fort gaillard de vingt-quatre ans, Bicquet était chauffeur dans la même entreprise que le comptable. C'était un joyeux luron dont Thoraille appréciait la compagnie.

Il ne voyait pas le regard trouble qui l'examinait à la dérobée, ni les mains qui tremblaient d'une tentation meurtrière.

Il n'avait aucune défiance. Georges Bicquet n'était-il pas son confident ?...

On était arrivé à la porte du petit café. A travers les vitres, on apercevait les joueurs impatients. Thoraille tendit la main à son compagnon.

— Bonsoir, Bicquet... L'autre le retint. Brusquement, il lui souffla :

— Vous m'avez dit une fois, Thoraille, que vous aviez toujours beaucoup d'argent sur vous; méfiez-vous. J'y pense souvent...

« C'est dangereux. Si quelqu'un le savait, vous pourriez être attaqué. »

Le comptable ne vit pas quel piège lui était tendu. Il éclata de rire :

— Ne crains rien; je suis assez grand pour me défendre. Et puis, je ne sors jamais, la nuit, sans arme.

Trois heures plus tard, comme il venait de se séparer de ses compagnons de jeu et qu'il regagnait son hôtel, 13, rue du Guinet, il entendit marcher derrière lui. Il voulut se retourner. Trop tard. Un coup brutal lui fendait la tête.

Aveuglé par le sang, il tenta de se défendre. Il saisit son revolver. Trois coups de feu rayèrent la nuit.

Et tandis que, sur lui, descendaient les ombres de la mort, il sentit qu'on le fouillait, puis il entendit sur le sol un bruit de pas qu'il connaissait bien, de pas qui s'éloignaient en courant.

Son agonie, à l'hôpital de Versailles, dura huit jours. Il mourut sans avoir dit un mot.



Thoraille aimait à faire sa partie de belote au café de l'Hôtel Moderne.

Mourut sans avoir dit un mot.

M. Gabrielli, commissaire divisionnaire à la 1^{re} Brigade mobile; M. Blancheland, commissaire, secondé de l'inspecteur Lauret, menèrent activement l'enquête. Bicquet fut arrêté. Il avait de l'argent sur lui. Cinq mille francs.

— C'est ma mère qui me les a donnés, dit-il; pour ma noce.

Mais il n'en est rien. C'est le produit de son assassinat. Les billets bleus appartenant à la mort. A la fin, Bicquet a fini par avouer :

— Je devais me marier. Je n'avais pas d'argent. J'étais criblé de dettes...

Il avait cru que le bonheur pouvait s'acheter par un crime.

F. D.



Georges Bicquet était chauffeur dans la même maison que le comptable.

— Bonsoir, Bicquet ! Quoi de neuf ?

Le chauffeur eut un sourire.

— Une grande nouvelle... Vous savez, je vais me marier.

Thoraille eut un rire sonore :

— Alors, tu te ranges ?...

Bicquet parla avec enthousiasme de sa future compagne. Il en avait assez de vivre seul. Il aspirait à la vie paisible, à l'existence familiale.

— Ma mère est heureuse, ajouta-t-il, de me voir prendre ce parti raisonnable. Aussi, elle s'est montrée généreuse. Elle m'a envoyé de l'argent pour la noce. Une grosse somme.

Brave homme, Henry Thoraille se réjouissait sincèrement du prochain mariage de celui qui se disait son ami.



Ayant quitté ses compagnons de jeu, il regagnait paisiblement son hôtel, 13, rue du Guinet (ci-dessus).

La vengeance de l'abandonné



A côté d'une bicyclette, le corps d'une femme gisait sur la route, près du fossé.



Deux tonneaux et une planche pourrie servirent de « billard » pour l'autopsie.

Beaumont-du-Périgord (de notre correspondant particulier).

Trois coups de feu avaient claqué dans la nuit du matin. Mais nul n'y avait pris garde. C'était la saison de la chasse; les perdreaux prenaient leur vol vers le ciel lourd de soleil et les lièvres filaient entre les pierres sèches.

Cependant, sur la route de Couze à Beaumont-du-Périgord, un corps de femme gît,

étendu près du fossé. Au milieu de la chaussée, une bicyclette, dont le guidon s'est faussé dans sa chute, dresse une roue qui tourne au ralenti. Un filet de sang s'écoule lentement. Jeanne Randy, veuve Courrége-longue, une ardente femme d'une trentaine d'années, est morte, tuée par son amant, René Roussely, qu'elle avait abandonné.

La gendarmerie est venue sur les lieux. Dans une carrière voisine, le docteur Sembat, médecin légiste de Ber-

gerac, a pratiqué l'autopsie sur un billard de fortune fait de deux tonneaux et d'une planche à demi-pourrie.

Puis les policiers se rendirent au domicile du meurtrier. Sur la table, il y avait un fusil de chasse dont le canon était encore noir de poudre. Au plafond, un corps suspendu grimacait.

René Roussely, sans attendre la justice des hommes, s'était puni lui-même.

Il était allé rejoindre dans la mort celle qui l'avait abandonné.

A. R.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL N° 46

Franco de port et d'emballage

Premier versement 1 mois après la livraison

Faculté de retour

N° 24. CHEMINÉE roulante toute émaillée en céramique gris-bleu, vert, bleu ou marron. Cette cheminée est spécialement étudiée pour brûler du grain d'antracite. Les portes de chargement et de foyer sont garnies d'amiante, ce qui empêche les émanations d'oxyde de carbone. Une valve de réglage permet une réglementation parfaite du rendement calorifique. Haut. 59 cm. Larg. 47 cm. Cubage chauffé 90 mc. 372 francs.

Payables : 31 francs par mois.

N° 25. Même modèle. Haut. 68 cm. Larg. 58 cm. Cubage chauffé 120 mc. 498 francs

Payables : 41 fr. 50 par mois.

EN RECLAME

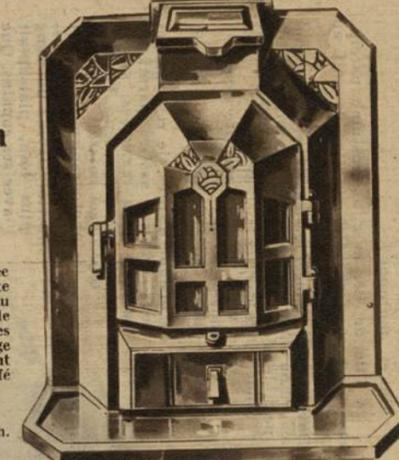
Frs 30. par mois

N° 43. Cuisinière entièrement en fonte émaillée en céramique, bleu, vert, brun, gris-bleu, largeur 60 cm. sans les rampes qui peuvent être fournies de côté ou en façade, à volonté. Haut. 70 cm., foyer avec système breveté permettant de brûler au choix du bois ou du charbon; dessus poli, buse mobile dessus ou derrière, grand four de 30 x 20 x 33 centimètres.

Nous fournissons également cette cuisinière sur pieds courts, haut. totale 56 cm.

360 francs franco, payables : 30 fr. par mois.

N° 44. Même modèle en 70 cm. de large avec chaudière, 444 francs, payables : 37 francs par mois.



BULLETIN DE COMMANDE D 23

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer une...
 N° émaillée (indiquer la couleur)..... au prix de Fr.
 que je paierai Fr. par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux (Paris 979)
 Fait à le 1933.
 Signature :

Nom et prénom
 Profession
 Domicile
 Département
 Gare

Girard & Boitte
 112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

LE SUCCES DE LA SAISON



Marcel AYMÉ

LA JUMENT VERTE

Un volume N. R. F. 15 fr.

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remédos WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EL), Londres W. 1

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

- Broch. 62.404 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études. Brevets, C. A. P., professorats.
- Broch. 62.410 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).
- Broch. 62.415 : Carrières administratives.
- Broch. 62.421 : Toutes les grandes Ecoles.
- Broch. 62.427 : Emplois réservés.
- Broch. 62.432 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.
- Broch. 62.437 : Carrières de l'Agriculture.
- Broch. 62.444 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
- Broch. 62.448 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.
- Broch. 62.455 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.
- Broch. 62.460 : Marine marchande.
- Broch. 62.471 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.
- Broch. 62.474 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).
- Broch. 62.478 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).
- Broch. 62.484 : Journalisme, secrétariat ; éloquence usuelle.
- Broch. 62.490 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.
- Broch. 62.499 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
 Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e



Dans la salle enfumée du café "Aux Becs Salés", Boissier avait présenté Germaine à ses copains de belote.

LE BON

Il fut un beau jour pour Albert Boissier. Il pénétra dans la petite salle enfumée du café « Aux Becs Salés », dont la devanture lumineuse s'ouvrait à l'angle de la rue Myrrha et de la rue des Poissonniers, poussant devant lui une jeune femme blonde qui marchait de ce pas nonchalant et traînait des prostituées.

Aux beloteurs, acharnés autour des tapis verts, aux consommateurs dont les coudes reposaient sur le zinc poli, il lança d'une voix triomphante :

— Je vous présente ma femme, la « Grande Germaine » !

On savait ce que cela voulait dire. Aux yeux des gars du « milieu », c'était une sorte de consécration. Albert Boissier devenait un des leurs, puisque, pour lui, une femme allait arpenter, chaque soir, le bitume du boulevard Barbès, tandis qu'il continuerait à jouer à la belote dans les cafés de Montmartre, après avoir passé ses après-midi aux courses.

Il exultait :

— Une tournée générale ! commanda-t-il. Puis, se tournant vers la « Grande Germaine », qui lui souriait vaguement, il l'embrassa sur la bouche.

Cependant, près de lui, un vieil homme se tenait immobile. Soudain, il cracha avec mépris dans la direction d'Albert, puis se redressa et, d'une chiquenaude, fit pivoter son chapeau crasseux. Il lui parla d'une voix lasse où perçait bien des souvenirs, bien des rancœurs.

— Crois-moi, mon petit gars, tu n'as pas l'étoffe pour faire un bon mac. Tu es trop bon garçon, et tu es amoureux. Il ne faut pas faire de sentiment si on veut réussir. Tu auras beau faire, tu ne seras qu'un bourgeois déguisé en « homme ».

Albert Boissier sursauta. Mais comme tous ses amis acclamaient le nouveau venu, il sentit fondre aussitôt sa colère :

— Je pourrais te casser la gueule, répliqua-t-il. Mais, tu l'as dit : je suis bon garçon. Trinque avec moi...

L'autre eut un sourire ironique, en concluant simplement :

— Tu vois !...

■ ■ ■

Un bourgeois... Albert Boissier aurait pu l'être. Ses parents étaient de gros industriels du XVIII^e arrondissement. Ils vendaient du plomb et du zinc et s'étaient spécialisés dans la construction et la réparation des toitures.

Albert connut l'enfance des gosses de riches, les caprices satisfaits. Il alla au lycée. Il aurait pu devenir avocat, médecin, commerçant. Rien ne l'aurait empêché de prendre la succession de son père !

Mais la vie qu'il menait d'un petit bourgeois, partagée entre le bureau et le foyer, n'était pas faite pour lui. Un désir d'aventures lui brûlait le sang. Il se sentait le besoin d'un nouveau milieu, dont la morale, les lois, la manière de vivre auraient cadré avec ses secrètes aspirations. Il avait soif de dangers, de sentiments faciles, d'héroïsme crapuleux.

On le vit alors fréquenter les bars où les souteneurs jouaient aux cartes, en attendant la « comptée » quotidienne.

A la maison, on apprit l'étrange et double vie du jeune homme, qui, le jour, travaillait d'un air désabusé aux côtés de son père, dans les bureaux de l'entreprise, et qui, le soir, courait les bars et les bals-musette, dont les enseignes clignaient de l'œil, rue Myrrha et dans le quartier de la Goutte-d'Or.

Il y eut des scènes terribles. On menaçait le chenapan de le jeter à la porte. Mais, chaque fois, les larmes et la tendresse d'une mère venaient briser la fureur paternelle.

Cependant, pour empêcher — pensait-il — son fils de courir vers cette vie gâtée, le père avait coupé les vivres à Albert. Mais l'appel de l'aventure mauvaise était plus fort que tout. Pour se procurer de l'argent, le jeune homme vola. S'étant emparé des factures, il se rendit chez les clients de son père et encaissa de fortes sommes.

Tout fut découvert. Albert Boissier fut mis à la porte de la maison paternelle. On le vit hanter alors les débits du boulevard Barbès, les cafés du boulevard Clichy, fréquentés par les mauvais garçons.

Il cherchait du travail. Un camarade lui ayant prêté trois cents francs, il alla acheter un complet dans un magasin de soldes et s'en fut à la porte d'un studio de cinéma. On l'engagea comme figurant et — ironie du sort, — à lui qui rêvait d'appartenir au monde des hors-la-loi, on fit jouer un rôle d'agent de police dans « Circulez », un film de Dorville.

Un soir, au bal de la rue Myrrha, il fit la connaissance de Germaine Pencil. C'était



Ironie du sort ! Le hors-la-loi avait figuré un agent de police dans le film de Dorville : "Circulez !"

une grande fille blonde, aux lèvres sensuelles, aux yeux lourds de paresse, cernés de fard et d'amoureuse fatigue. Tandis que l'accordéon étirait langoureusement des javas et des tangos canailles, Albert — qui était devenu le « môme Bébér » — disait à sa compagne tout ce qu'il rêvait d'elle. La fille, qui roulait sa vie de prostituée des voûtes du métro aux hôtels douteux de la rue Dancourt, mit son destin dans les mains d'Albert Boissier, trop heureux de sa nouvelle conquête.

Mais Albert Boissier était trop bon garçon. Il était amoureux de la fille. Celle-ci méprisait cet homme, aux gestes tendres, qui ne savait pas lui parler durement, ni la rouer de coups quand elle se rebiffait.

— Tu n'es pas un mâle, lui disait-elle parfois.

Et, dans sa voix, il y avait une nuance de mépris et de dégoût.

Tout d'abord, Albert avait emmené sa nouvelle compagne « travailler » à Bruxelles. Il y avait de l'argent à gagner, là-bas.

Il revint plusieurs fois à Paris. Il avait, certains soirs, la nostalgie de Montmartre et des bals populaires. Il venait rendre visite à ses « potes », leur faisait admirer le nouveau et élégant complet dont il avait fait l'acquisition, la chevalière ornée d'un diamant qu'il avait eue pour quelques « sacs » dans une bijouterie réputée. Il vantait les mérites de Germaine sur un ton si pénétré qu'on ne pouvait douter qu'il fût amoureux de la fille.

Mais cela ne dura pas. Expulsé de Belgique, le couple revint à Paris. La « Grande Germaine » en avait assez, de cet amant trop tendre, trop fade.

Un soir, comme il rentrait dans sa chambre, Bébér trouva, collée sur la glace, une feuille de papier : « J'en ai marre. Adieu. »

Germaine était partie avec un gars du quartier de la Bastille. Pas pour longtemps. Quatre jours plus tard, elle venait frapper à la porte d'Albert Boissier. Elle avait le corps truffé de marques bleues.

La vie reprit son cours banal. Les jours se succédaient. Les trahisons aussi. Albert souffrait des fugues de sa maîtresse.

C'est alors qu'il fut arrêté pour vol. Au tribunal correctionnel, on le condamna à six mois de prison.

Germaine se trouva libre. Dans le même bal de la rue Myrrha où, il y a deux ans, elle avait rencontré Albert Boissier, elle fit la connaissance de Simon Pietri. C'était un rude Corse, aux manières énergiques, qui lui plut aussitôt. Tandis que l'accordéon jetait ses cris pâmés sur les couples enlacés, la fille remit son destin de bête à plaisir à la recherche d'un maître au Corse dont l'étreinte la grisait.

■ ■ ■

Six mois s'étaient écoulés. Les portes de Poissy s'ouvrirent, un matin, devant un homme qui reprenait le chemin de la liberté. Albert Boissier avait terminé son temps.

GARÇON



Germaine-la-blonde avait "travaillé" dans les rues mal famées de Bruxelles (à droite) et au quartier réservé de Toulon (à gauche).

Albert (ci-dessous) adressa à Simon-le-Corse (en bas, à droite) ce billet laconique : "C'est moi qui ai repris Germaine..."

A Montmartre, il apprit la trahison de Germaine. Il encaissa le coup sans broncher. Il avait acquis, en prison, cette maîtrise de soi qui permet à un homme de dissimuler ses sentiments, à un tireur de viser froidement.

Où est-elle ? demanda-t-il d'un air détaché.

— Simon-le-Corse l'a emmenée à Toulon. Elle travaille là-bas. Mais toi, que vas-tu faire, maintenant ?

J'ai un nouveau « business ». Il y a de l'argent à gagner !

Le nouveau travail, c'était la contrebande du tabac. Boissier faisait de belles affaires. Il s'installait dans un riche appartement, achetait une splendide voiture.

Mais il n'avait pas oublié Germaine. Il souffrait dans son amour-propre d'homme du « milieu ». Il résolut d'en finir.

Deux amis descendirent avec lui à Toulon, en voiture. Sur le quai Cronstadt, une femme, habillée de rouge, prenait seule l'apéritif. C'était Germaine Pencil. Les trois hommes vinrent s'asseoir auprès d'elle. En apercevant Albert, qui, les mâchoires serrées, les yeux durs, la regardait sans mot dire, la fille pâlit et prit peur.

Le soleil méditerranéen jetait sa chaude et joyeuse lumière sur les bassins. Au loin, les croiseurs bleus jetaient sur le ciel de gros crachats noirs.

— Tu vas rentrer tout de suite avec nous, décida Albert en saisissant sa maîtresse au poignet.

Germaine essaya de résister. Elle cria, se débattit. Les trois hommes l'empoignèrent de force et la jetèrent dans la voiture qui démarra à toute allure.

Devant la poste, Albert fit arrêter l'auto. Il jeta à la boîte aux lettres quelques mots qu'il venait de griffonner à l'intention de Pietri :

« C'est moi qui ai repris Germaine. Si cela ne te plaît pas, viens à Paris, nous nous expliquerons. »

Dans la voiture, Germaine pleurait à gros sanglots. Quand Albert vint s'asseoir de nouveau auprès d'elle, elle mit sa tête sur son épaule en balbutiant des mots d'amour.

■ ■ ■

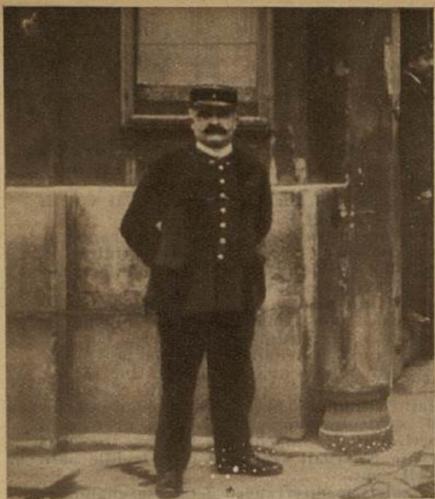
Simon-le-Corse vint au rendez-vous. A peine débarqué, il prit un taxi pour Montmartre. Il était accompagné de deux amis, aussi décidés que lui.

Montmartre ouvrait sa foire aux plaisirs. « A la Choie Dancourt », assis à la terrasse, Albert Boissier savourait seul la tendresse du soir. Une auto vint racler le trottoir, ralentit devant le café. Un homme bondit hors de la voiture, s'approcha de Bébér. Pietri venait réclamer ses comptes. L'amant de Germaine entrevit l'attaque. Il voulut se lever. Il tenta de se défendre. Mais trop tard. Le revolver braqué sur lui cracha par quatre fois la mort avec une petite toux sèche.

Le « bon garçon » s'éroula dans le fracas des verres brisés, tandis que la foule, dressée soudain, hurlait de terreur et d'indignation.

Cependant que Germaine-la-blonde, inconsciente du drame qui se jouait à cause d'elle, prodiguait œillades et sourires aux inconnus qu'elle croisait.

Etienne HERVIER.



« Je me trouvai en présence d'une espèce de colosse en livrée, au visage sévère... »

Un ancien gardien de prison a fait sa confession à l'un de nos plus grands confrères, à notre collaborateur Pierre La Mazière.

L'auteur de J'aurai un bel enterrement a bien voulu, pour les lecteurs de Détective, faire vivre l'existence épouvantable des gardiens de La maison des morts.

Avec son impartialité coutumière, Détective offre à ses lecteurs cette confession qui est, en quelque sorte, la contre-partie de celle qu'il leur présentait, voici quelques mois, sous le titre : Détenu 63-04, par P.-E. Achour, cambrioleur-mondain.



E suis un évadé.

Entendez qu'après avoir passé plusieurs années en prison, pour y gagner mon pain, après avoir porté, pendant plusieurs années, l'élégant petit costume que vous savez, j'ai réussi, un jour, à franchir, pour la dernière fois, la lourde porte de la Santé, à m'habiller comme tout le monde et à trouver d'autres moyens de subsister qu'en surveillant des hors-la-loi. La chose n'a pas été facile. Passons.

Parmi ceux qui me connaissent, avec lesquels je vis, je travaille, nul ne sait que je suis un ancien « gaffe ». Je ne rougis point d'avoir exercé de mon mieux — et le plus humainement possible — cet état, mais je me rends parfaitement compte que, si j'en faisais la confidence à mes amis d'aujourd'hui, cela jetterait « un petit froid » entre nous et que plusieurs s'arrangeraient de façon à espacer les relations. Passons.

Comment suis-je entré « dans la carrière » ? Eh, mon Dieu, je venais d'être démobilisé. La guerre, qui m'avait pris sans que j'eusse eu le temps d'apprendre un métier, me rejetait dans la vie avec un petit pécule, le complet Abrami, un casque de tranchée et deux petits morceaux de ruban, le premier jaune et vert, le second rouge et vert. C'était peu.

Je battis la grand'ville en quête de travail. Partout, je fis buisson creux. Un jour, je rencontrai un ancien camarade du front. Il « en était ». Je veux dire que, « gaffe » avant août 1914, il était redevenu tout naturellement « gaffe » au lendemain de sa démobilisation.

Je lui confiai mon embarras, mon souci, le désir que j'avais de trouver du boulot. Il me vanta les avantages de son métier, me dit qu'on « manquait de monde ». Je me laissai tenter. Je fis une demande. Un homme politique l'appuya. Je passai l'examen : dictée, quatre règles. Je fus agréé; et c'est ainsi qu'à vingt-cinq ans j'entrai en prison — pour le bon motif, si je puis dire.

Ce que valaient mes collègues ? C'était, comme dans beaucoup de milieux, le tout venant. Des braves types. Des âmes simples. D'autres plus compliquées. Quelques solides brutes, aussi. Comme partout, vous dis-je ! Il faut de tout pour faire un monde...

D'ailleurs, ce n'est pas de mes collègues, de mes camarades que j'ai dessiné de vous entretenir, mais de nos « clients », de nos « pensionnaires ». Au cours de ces années que j'évoque, j'en ai vu de tous les âges, de toutes les conditions, de toutes les couleurs. Tous les genres, tous les modèles ! Le voleur, l'escroc, l'assassin en prévention, le condamné à mort, le grand seigneur, le riche banquier, l'artiste, l'arsouille, le fils de famille déchu et l'apache.

J'ai assisté à des scènes que jamais je n'oublierai, j'ai reçu des confidences étonnantes.

Souvenirs, souvenirs ! Si j'entreprenais, quelque jour, de les écrire, je pourrais, je crois, publier plusieurs volumes qui ne manqueraient ni d'intérêt, ni de couleur, ni d'horreur.

Détective me demande d'en rassembler quelques-uns, d'admettre ses lecteurs à contempler un certain nombre de tableaux de ma galerie ? Qu'à cela ne tienne !

I. — MES DÉBUTS

Donc, j'ai passé victorieusement l'examen et j'ai été reconnu « bon » à la visite médicale. Je n'ai plus qu'à attendre la lettre par laquelle l'administration pénitentiaire me prescrira de prendre mon service.

Un soir, en rentrant chez moi, je la trouve. Elle me convoque pour le lendemain six heures à la Maison d'arrêt de la Santé. C'en est fait. Je suis devenu « gaffe ».

Cinq heures quarante-cinq. Le jour n'est pas encore levé. Il fait froid. Je longe le mur, le mur sinistre de la prison derrière

CONFESsION D'UN GEÔLIER



« Je suis seul, dans la nuit. Je grelotte. Autour de moi, des murs, très hauts, très lisses, comme celui de l'enceinte. Je distingue vaguement des bâtiments qui découpent leur masse sombre sur le ciel... »





C'est le plus souvent un « auxi » et, parfois, le garçon d'un restaurant voisin, qui font passer la pitance aux détenus.



Ceux qui sont riches peuvent commander leur repas « A la bonne santé »



Au mess des gardiens, flotte toujours un relent de grillon, de suri, d'humanité vêtue de gros drap et chaussée de gros cuir.

lequel, désormais, va s'écouler ma vie. Je pense que, tout de même, en cherchant bien, j'eusse pu, dans cet immense Paris si riche, dit-on, de ressources, pour les hommes de bonne volonté, trouver un autre moyen de gagner mon pain et celui des miens. Mais il est trop tard pour reculer. Voici la lourde porte. Je sonne. Le guichet s'ouvre. J'entends une voix :

- Qu'est-ce que c'est ?
- Je viens prendre mon service.
- Quel service ?
- Je suis le nouveau gardien.
- Votre nom ?
- Privas.

Un bruit de verrou qu'on tire, celui d'une clef qui grince, la porte s'ouvre. Je me trouve en présence d'une espèce de colosse au visage de dogue, coiffé d'un képi rejeté sur la nuque, vêtu d'une vareuse à boutons de nickel et d'un pantalon à passepoil jaune. Il me dépasse de toute la tête et son poids doit être le double du mien. Visiblement, il éprouve un profond dédain pour ma jeunesse, mon visage rasé (il porte d'énormes moustaches tombantes), ma taille et ma sveltesse. Il me demande d'un ton bourru :

- Votre convocation ?

Je la lui tends, il l'examine, me toise, hausse les épaules et consent à me laisser entrer. A sa suite, je traverse le corps de garde. Il ouvre une porte vitrée donnant sur une petite cour.

— Attendez-là, grogne-t-il. C'est à six heures qu'on fait l'appel.

La porte se referme. Je suis seul, dans la nuit. Je grelotte. Autour de moi, des murs, très hauts, très lisses, comme celui de l'enceinte. Je distingue vaguement des bâtiments qui découpent leurs masses sombres sur le ciel. Ça et là, à travers d'étroites ouvertures, quelques lumières. La porte s'ouvre. Deux gardiens en tenue, arrivant de l'extérieur, paraissent. Ils me considèrent mais ne m'adressent pas la parole. Bientôt, un autre survient, puis un autre. Nous sommes maintenant une douzaine. L'horloge sonne le premier coup de six heures. Un homme bedonnant que je saurai plus tard être le gardien-chef paraît dans la cour, un papier en main.

- A l'appel ! commande-t-il.

Comme au régiment, nous nous immobilisons. Il bredouille des noms. Le mien est le dernier de sa liste. Cette opération terminée, il hèle un de ses camarades et, me désignant :

— C'est le nouveau. Vous allez le conduire au magasin. Ensuite, vous lui montrerez sa division.

Celui auquel on a confié la mission de guider mes premiers pas dans la carrière montre à peu près la même carrure, la même corpulence que son collègue. Il a son même genre d'aménité.

- Amène-toi, me dit-il.

Je marche à ses côtés. Il traverse la cour, pousse une porte, gravit un étage, suit des couloirs, pousse encore une porte sur laquelle je lis : « Magasin », et nous nous trouvons dans une pièce où flotte une odeur complexe : naphthaline, drap, cuir. Sur des rayons, s'empilent des pantalons, des vareuses, des képis, des brodequins. Un gros homme au visage blafard, bouffi, d'âge incertain, vient à nous en traînant ses savates.

— Je t'amène un client à fringuer, annonce mon guide.

Le « garde-mites » me toise à son tour et laisse tomber :

— On les choisit parmi les enfants de troupe, maintenant ?

Il réfléchit, inspecte ses piles de vêtements, se gratte la tête et, méprisant :

— On n'avait pas prévu un rayon pour collégiens. J'ai rien de tout fait pour toi. Faudra que je te prenne tes mesures. Tu reviendras plus tard. En attendant, je vais toujours te donner un képi.

Il le fait comme il le dit, puis, sans plus s'occuper de nous, nous tourne le dos. J'ai conscience d'être complètement ridicule. Avec mon complet veston, mon faux-col, ma petite cravate papillon et mon képi qui, n'était le double obstacle de mes oreilles, me descendrait sur les yeux, je dois ressembler à un garde-champêtre, à un appariteur, à l'un de ces fonctionnaires communaux qui, sur les champs de foire et les marchés, perçoivent les redevances pour les places occupées. Mon guide s'esclaffe :

— T'as tout du guignol, me dit-il. Avec ce petit bibelot sur le tourniquet, t'es sûr d'avoir ton succès « là-haut ». Tu parles qu'« ils » vont se marrer, les mecs !

Et c'est dans cette tenue, et c'est encouragé, réconforté de la sorte que, sur les pas de mon guide, suivant d'interminables couloirs et gravissant des escaliers, je vais affronter les êtres redoutables sur lesquels je devrai veiller, exercer mon autorité, auxquels je devrai inspirer respect et crainte ! Qu'on se mette à ma place, et l'on me croira sans peine si je dis que je ne suis ni très fier, ni très rassuré.

Encore un étage, puis nous nous trouvons dans une galerie longue et large sur laquelle, de chaque côté, j'aperçois de lourdes portes garnies de gros verrous, de fortes serrures et dont chacune est percée d'un guichet.

— C'est ici, me dit mon guide en me mettant en main un trousseau de clefs. T'en as quarante !

Je comprends que ma juridiction s'étend sur près d'un demi-cent de prisonniers et, devant pareille responsabilité, je frémis.

— Qu'est-ce que j'ai à faire ?

— L'auxiliaire te mettra au courant du boulot.

— L'auxiliaire ?

— C'est un client qu'a de la conduite. Alors, on lui fout un peu la paix. On lui passe des choses. On le laisse fumer en douce et boire un coup ou deux quand il a trouvé le moyen de se procurer du « tutu ».

— Du « tutu » ?

— Oui, du pinard !... Au fond, toi t'es verni de tomber dans cette division. Ton « auxi » est venu au moins dix fois ici. Il connaît toute la boîte, tous les trucs. Tu seras son bleu. C'est lui qui te dressera. Je vais te présenter.

Il prend mon trousseau, fait tourner une clef dans une serrure, tire un verrou. La porte s'ouvre et, pour la première fois de ma vie, je vois une cellule. C'est une toute petite pièce au sol cimenté, aux murs nus, meublée d'un lit, d'une table scellée dans le mur, d'un tabouret fixé au sol par une chaîne. Dans un coin, le w. c. C'est tout.

Au pied du lit, dans l'attitude du soldat sans arme au garde à vous, un homme se tient. Quarante ans, peut-être ; grand, efflanqué, il a le crâne et le visage rasés.

— Bonjour, Bébér ! dit mon guide.

— Bonjour, chef !

— Je t'amène votre nouveau gardien.

L'homme m'inspecte. Son regard se pose sur mes souliers, remonte le long de mes jambes, de mon torse, s'arrête un temps sur ma figure (il me jauge, me pèse, me juge), puis sur mon képi. Il n'est, pour moi, que de considérer les yeux, les lèvres du prisonnier pour me rendre compte que je remporte auprès de lui un vrai succès et qu'il lui faut faire appel à toute son énergie pour ne pas être pris de fou rire. Mon guide poursuit :

— Tu mettras Monsieur au courant, tu lui montreras ce qu'il a à faire. Tu lui diras qui sont tes copains. Compris ?

— Compris, chef !

Me voici tête à tête avec mon auxiliaire. Il s'adresse à moi avec beaucoup de bienveillance et, dès ses premiers mots, je comprends qu'il m'accorde sa protection.

— Alors, c'est vous le nouveau « gaffe » ?

— Oui.

Il rit :

— C'est pas comme moi ! Je suis un vieux, un habitué, un rempli, autant dire. Je connais toute la turne. J'ai logé à tous les étages.

— Et... cette fois ?... Pourquoi êtes-vous là ?

— Toujours la même chose (sa main rame à la hauteur de sa hanche comme pour ramasser un objet) ; je vous raconterai ça... Je vous raconterai ma vie. Mais, maintenant, on n'a pas le temps. C'est l'heure du boulot. Passez-moi vos clefs et amenez-vous.

J'obéis. Je le suis dans la galerie. Il ouvre une porte et je me trouve en présence d'une petite gouape qui, à ma vue, met sa main sur sa bouche et s'esclaffe :

— Ah, dis donc ! Ah, dis-donc ! Quand il en voudra plus de son casque, le « gaffe », faut pas qu'il le jette à la ferraille. Je l'retiens.

— Ta gueule ! crie l'auxiliaire avec autorité. T'as fait ton lit ? Oui... T'as balayé ta carrée ? Oui. Alors ça va. Mais tu vas la boucler. Parce que j'aime mieux te le dire tout de suite : Monsieur (il me désigne), avec son air comme ça, il a tout de la vache...

L'autre me coule un regard sournois que je soutiens de mon mieux et, toujours pré-

cedé de Bébér, je pénètre dans chacune des autres cellules. Partout, je subis un examen rapide ; partout, d'un coup d'œil, le bleu que je suis est inspecté, inventorié, sondé. Ici et là, je surprends des sourires que Bébér réprime d'un mot, d'un geste. J'admire son autorité, l'ascendant qu'il a su prendre sur ses compagnons — et je l'envie.

Il a fait sortir tout son monde dans la galerie.

— On les conduit au préau pour la promenade, me confie-t-il, toujours bienveillant et protecteur.

Puis, aux autres :

— En avant !

Il prend la tête. Je ferme la marche. Nous descendons des étages et nous nous trouvons dans une cour bornée par de hauts murs et au centre de quoi s'érige le préau.

Le préau est une petite construction ronde, basse, divisée en plusieurs cases par des cloisons dont chacune constitue le rayon d'une circonférence et aboutit, au centre, à un poste d'observation où prend place le gardien. On a compris que chacune de ces cases, de forme triangulaire, est occupée par un détenu qui, trois-quarts d'heure durant, y fera son unique promenade, y prendra son unique récréation de la journée, sous la surveillance du « gaffe ».

Oh ! cette promenade ! Oh ! cette récréation ! De ma place, je regarde ces hommes rasés, mal rasés, vêtus de bure, ces hommes de tous âges, dont quelques-uns, je le devine à l'expression de leurs visages, à leur port, à un je ne sais quoi qui ne trompe point, ne sont évidemment pas de la classe de mon auxiliaire, de la petite gouape dont, par mon équipage, j'ai suscité l'hilarité, et de quelques autres encore. Quelle erreur, quelle imprudence, quel coup de folie, quelle ambition demeurée, ou quel amour ont amené ici cet homme mûr, dont les tempes grisonnent, et qui, nonobstant son costume d'infamie, conserve de l'élégance, de la tenue ; ce grand garçon aux yeux de flamme, au teint mat qui marche d'un pas saccadé, s'arrête, contemple longuement le sol à ses pieds, secoue ses épaules comme s'il voulait se décharger d'un fardeau, puis reprend sa promenade ; cet être malingre, aux mains diaphanes, aux paupières clignotantes derrière les verres du lorgnon ?...

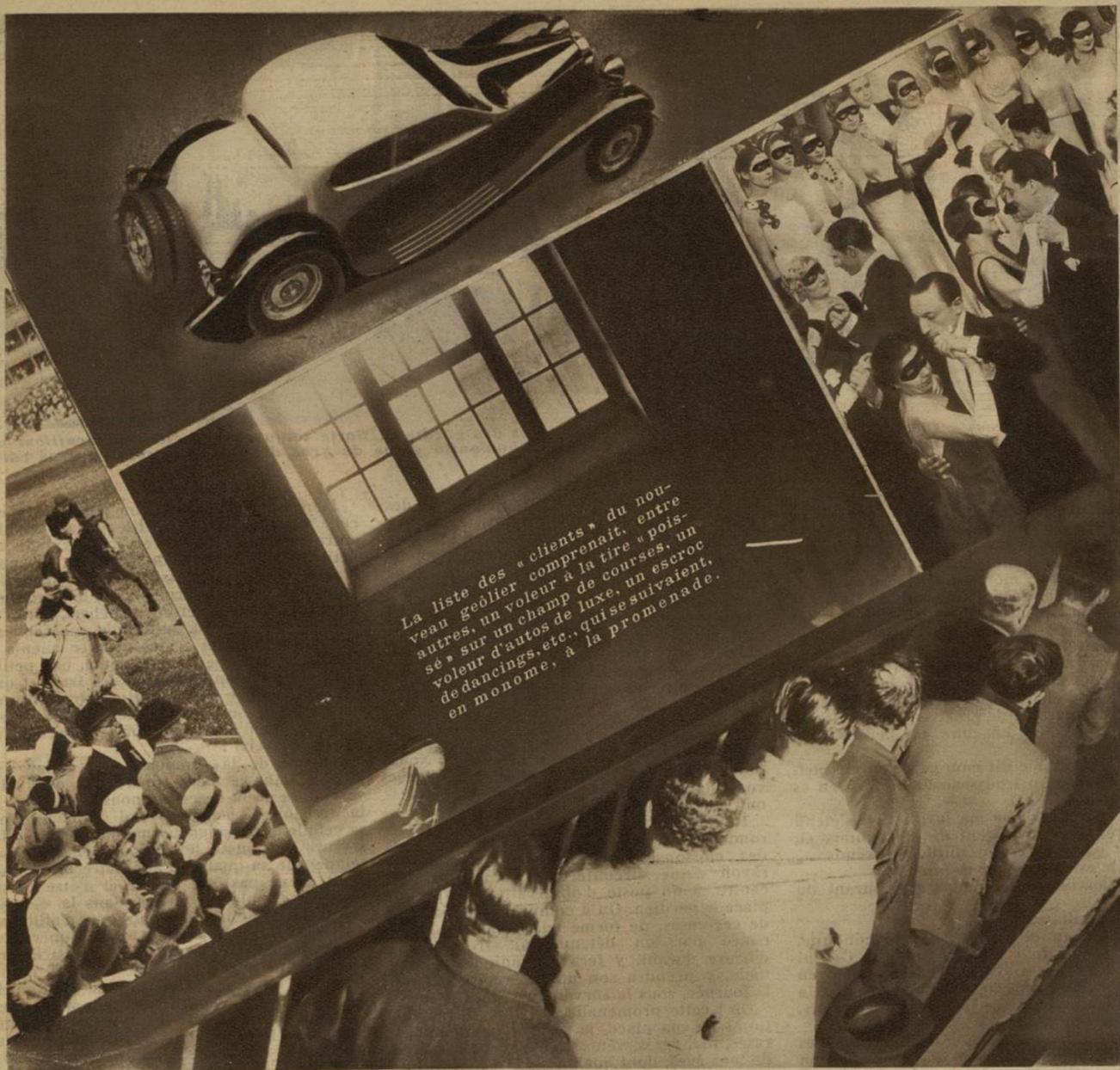
Je les observe tous. D'abord, parce que c'est ma consigne (Bébér m'en a avisé) et aussi pour faire leur connaissance. Sous-trait à leurs regards, je n'éprouve plus cette timidité et, pourquoi ne pas l'avouer, cette crainte que, tout à l'heure, ils m'inspiraient.

En ce moment, devant ces déchus qui, dans l'étroit espace à chacun d'eux accordé, vont, viennent comme bêtes captives dans les cages du Jardin des Plantes, s'asseyaient sur le sol, se prennent la tête dans les mains, font aller leurs lèvres, se tiennent à eux-mêmes des discours dont je ne perçois pas un son, j'éprouve une immense pitié. Il faudra sans doute que je me guérisse de ce sentiment.

Dans une salle de travail, et constamment épiés par un surveillant, les gens les plus divers d'origine se trouvent soudain tenus à une insupportable promiscuité.

Dans une salle de travail, et constamment épiés par un surveillant, les gens les plus divers d'origine se trouvent soudain tenus à une insupportable promiscuité.





La liste des « clients » du nouveau géôlier comprenait, entre autres, un voleur à la tire « poissé » sur un champ de courses, un voleur d'autos de luxe, un escroc de dancings, etc., qui se suivaient, en monome, à la promenade.

d'assouplissement, esquisse des pas ; le carambouilleur d'autos regarde fixement les barreaux de sa fenêtre ; le rat d'hôtel polit ses ongles sur sa manche ; la petite gouape colle ses lamelles de bois, ses papiers multicolores ; l'instituteur, couché tout de son long sur le sol cimenté, continue de pleurer. C'est lui qui m'inquiète le plus. C'est lui, je le sens, que je devrai surveiller le plus étroitement. Je me rappelle ce que m'a dit Bébert : « Vous n'empêcherez rien ! »

Les heures se traînent. C'est vainement que mon auxi essaie de me raconter des histoires, de me distraire. J'ai le cafard. Et, pour un peu, je ferais comme mon instituteur.

Un gardien de prison, un « gaffe », un pauvre bougre encore vêtu de son complet veston, encore pourvu de son faux-col et de sa cravate papillon, mais affublé d'un képi et qui pleurerait !... Quel spectacle !...

Enfin cette journée, cette première journée à une fin. Le collègue qui doit assurer le service de nuit arrive. C'est un gros blond avec lequel, Bébert me l'a dit, on peut vivre. Lui aussi considère avec ahurissement mon accoutrement.

— Pourquoi n'es-tu pas en uniforme ?
— Il n'y en a pas à ma taille au magasin. Il faudra qu'on m'en fasse un sur mesure.
— Ah, bien !

Je lui donne mes clefs, nous nous serrons la main.

Me voici dans la rue, à l'air libre. Jamais je n'ai regardé le ciel, pourtant brumeux, pourtant morose, avec autant d'émotion, de ravissement. Jamais je n'ai emplis mes poumons avec pareille avidité.

Je rentre chez moi. Revenue déjà de son travail, ma femme m'attend.

— Eh bien ? Eh bien ?
Je l'embrasse. J'ai la force de lui sourire. Et, tenté pourtant de lui dire : « Non. Ce n'est pas une chose pour moi... Je n'y retournerai pas demain... J'enverrai une lettre de démission... Je chercherai un autre emploi », je m'écrie, en me frottant les mains, comme Bébert et avec son accent :
— C'est la bonne vie !...

(A suivre.)

Confession recueillie et adaptée par
Pierre LA MAZIÈRE.

CONFESION D'UN GEÔLIER

— Fils de famille... chèques sans provision... pour une poule de théâtre qui voulait diamants, perlouzes et bagnole de grand luxe.

— Et le 2, aux cheveux gris ?

— Ancien frère de la doctrine chrétienne devenu, après des aventures sans nombre, administrateur d'une grande banque coloniale. Vous verrez ! Il n'y a pas plus correct, plus poli. Il passe son temps à lire, à écrire. Avec celui-là, vous pouvez faire la conversation. Il vous en apprendra, des choses ! Il en a vu, du pays ! Il en connaît, des gens, dans les huiles... et qui, comme de juste, l'ont laissé tomber ! C'est tout salauds, carnes et charognards, dans le beau monde. Pardon, excuse ! C'est l'heure d'aller « leur » chercher la soupe.

Bébert me quitte pour remplir son office. Je circule dans le couloir, ouvrant un guichet ici et là. La petite gouape fabrique des éventails de papier. Le marchand de coco va, vient, mains au dos ; assis sur son tabouret, l'instituteur pleure dans ses mains ; l'ancien frère de la doctrine chrétienne lit. Je n'ose entrer chez aucun d'eux.

Bébert revient, chargé de gamelles, de boules de pain. Preste et hilare, il ouvre les guichets, fait passer la maigre, la nauséabonde pitance. Je remarque qu'il ne s'arrête ni devant la porte du fils de famille, ni devant celle de l'administrateur de banque coloniale... et qu'il n'a rien apporté pour lui.

Je lui en fais la remarque. Il me dit avec un clignement de la paupière :

— Ils ont du fric. Alors, ils ne bouffent pas à l'ordinaire. Ça se nourrit de poulet, de rôti, de dessert qu'on leur apporte d'un restaurant voisin. Ça boit du vin. Et ça commande largement ! Alors, comme de juste, Bébert est leur invité. Bébert se tape la cloche, s'envoie du « tutu » à volonté. La bonne vie, chef ! Bébert est mieux nourri qu'un « gaffe ».

Il me quitte encore et, peu après, repart porteur de plats, d'assiettes, de bouteilles.

— Aujourd'hui, c'est du lapin chasseur qu'on se glisse derrière la cravate, me confie-t-il, réjoui. Justement mon plat favori ! Et le « tutu » m'a l'air tout ce qu'il y a de plus pépère ! Du Beaujolais, chef. Alors, vous vous rendez compte ! La nouba !

Il ouvre les deux guichets, se décharge et, se tournant vers moi :

— Vous pouvez disposer, chef ! C'est

l'heure de la soupe des « gaffes ». Descendez au mess retrouver vos copains. On vous indiquera le chemin en route, soit que vous rencontriez un collègue, soit qu'un autre « auxi » vous accompagne.

Il rigole :

— Bon appétit ! Seulement, j'ai comme une idée que vous ne becqueteriez pas aussi bien que ma pomme. C'est des sagouins d'« auxis » qui font votre tambouille, à vous autres. Alors, vous pensez qu'ils s'envoient les bons morceaux à votre place. Quant au « tutu » de « gaffe » !...

Il crache par terre et, toujours rigolant :

— A votre santé, chef ! Et vive le Beaujolais !

Je descends au mess. Dès la porte franchie, je reçois au visage un souffle écœurant. Cela sent le graillon, le suri, le mauvais vin répandu... l'humanité vêtue de gros drap, chaussée de gros cuir. Assis de chaque côté de longues tables, une vingtaine de gardiens sont déjà installés. Képis sur la nuque, épaules arrondies, ils mangent. Quelques-uns lèvent la tête, m'aperçoivent, poussent leurs voisins du coude. Ici aussi, j'ai mon petit succès ! Ici aussi, je fais mon effet !

Je me raidis et je m'assieds à un bout de table. Un auxiliaire dispose devant moi assiette, couvert, serviette, verre. Un autre m'apporte un rata ne dépassant guère, en qualité, celui de la caserne. J'ai faim. Je mange en pensant à Bébert, à son lapin chasseur, à son « tutu » Beaujolais. Evidemment, évidemment, mon « auxi » a raison de rigoler !

Autour de moi s'élève un brouhaha confus, coupé de gros rires. J'entends prononcer des mots dont j'ignore la signification (il faudra que je le retiennent pour me les faire expliquer par Bébert) ; puis, soudain, le silence se fait. Tous mes collègues écoutent avidement un petit noiraud au teint olivâtre et qui s'écrie, rageur, avec un fort accent corse :

— Deux mois que je le « cherchais », l'ordure ! Deux, que j'attendais qu'il casse un carreau ou qu'il me « manque ». Hier, je l'ai eu ! Il m'a traité de vache ! Vingt jours de cachot que je lui ai fait foutre. Vingt ! Et j'irai le voir aussi souvent qu'il faudra. Et je lui dirai : « C'est bon de ne bouffer que du pain noir ?... C'est bon de sentir les rats cavalier sur ta gueule, quand tu es couché...

les rats qui viennent par le trou des latrines ?... Tu aimes ça, ordure ? » Et je lui rigolerai au nez... Je veux qu'il me « manque » encore !... Je veux qu'il arrive à me toucher... à me foutre un coup de poing... pour qu'il connaisse tous les bons coins de l'établissement... tous les plaisirs... tous les petits jeux : fers, cachot capitonné, camisole de force... tout, tout !... Je le veux, parce que je me suis mis ici (il touche son front) d'en faire un squelette... un squelette ou un fou !...

Je comprends, sans peine, qu'il est question d'un détenu que le Corse poursuit de sa haine attentive, vigilante, agissante... Si, dans l'auditoire, quelques gardiens montrent qu'ils admirent, approuvent, envient même l'orateur, je lis sur le visage du plus grand nombre la désapprobation, l'indignation, le dégoût.

Pour moi, atterré, j'expédie mon repas et je remonte à mon poste. Bébert m'accueille avec ce sourire heureux qui s'épanouit sur les lèvres de l'homme qui a fait bonne chère.

— Bien déjeuné, Bébert ? Le lapin chasseur... le « tutu » ?

— Epatant ! Et puis, il y avait un petit brie... Et vous, chef ?

— Hum !

— Je vous l'avais bien dit que c'était moche, au mess ! C'est malheureux que je ne puisse pas vous inviter avec nous. Les autres « gaffes » vous « donneraient » au gardien-chef et ça vous attirerait du mauvais...

Bébert s'active dans sa cellule à laquelle il fait une toilette soignée, circule dans la galerie, pénètre chez l'un, chez l'autre, disparaît, revient. Plusieurs fois, en passant près de moi, il se frotte les mains :

— C'est la bonne vie, répète-t-il.

Puis :

— Je leur ai dit, aux autres, que vous avez tout de la vache... Je leur ai dit ça pour qu'ils vous respectent. Mais je sens bien que ce n'est pas vrai. Vous verrez, nous deux et quelques autres que je vous indiquerai, on s'entendra bien !... On va s'arranger une existence de peinarde. Il n'y aura pas plus heureux que nous.

Je ne réponds pas. J'ouvre les guichets les uns après les autres. Je surveille mon monde. Le danseur mondain, songeant à sa libération prochaine, fait des exercices



« Là-haut, ce sont les divisions réparties dans les étages. »

Voulez-vous réussir dans la vie ?

Étudiez l'Encyclopédie autodidactique Quillet

ENSEIGNEMENT MODERNE PRATIQUE en 4 BEAUX VOLUMES reliés dos cuir, format 21x29

plats toile, fers spéciaux, 2.000 pages de texte et de nombreuses illustrations
QUI VOUS PERMETTRA DE TOUT APPRENDRE, DE TOUT SAVOIR ET DE NE RIEN OUBLIER

Vous pouvez étudier chez vous sans maître, sans correspondance, tous les cours enseignés par des professeurs universitaires, qui ont écrit pour vous chaque leçon, avec exemples et corrigés à l'appui.

Une des premières conditions pour réussir dans la vie, c'est d'avoir confiance en soi !

Depuis la grande guerre, la lutte pour la vie est devenue plus ardente. L'apreté des événements, l'incertitude du lendemain, nous découragent. Et chacun d'envier les individus qui, menant l'action selon leurs volontés, surgissent de la masse moutonnaire et « font leur vie ».

Les vrais grands hommes furent ce qu'ils ont été parce qu'ils surent développer et mettre en œuvre méthodiquement leurs facultés.

Chacun de nous peut suivre la voie qu'ils nous ont tracée. Tous les éléments du succès sont en nous :

INTELLIGENCE, VOLONTÉ, DÉCISION

Veut-on devenir une forte personnalité, obtenir une meilleure situation, réaliser l'idéal que l'on s'est défini ? Il faut prendre conscience de ses forces et s'imposer des tâches réduites, l'effort réussi facilitant l'effort suivant.

La confiance en soi aura donc comme base solide une instruction générale très étendue. De cette constatation, il résulte qu'il faut **S'INSTRUIRE POUR RÉUSSIR**.

L'étude de l'Encyclopédie Autodidactique Quillet vous permettra d'acquiescer toutes les connaissances nécessaires pour réussir dans vos projets : langue française, élocution facile, comptabilité, bourse, banque, géographie, histoire, mathématiques, dessin, droit public, langues étrangères, etc., dont on trouvera un plus ample résumé dans l'extrait de la table des matières ci-dessous.

Le secret de la réussite réside dans la puissance du savoir. « Prenez deux hommes de même activité, de même intelligence, de même ambition, celui qui aura reçu l'instruction la plus étendue l'emportera toujours sur l'autre. » C'est Carnegie, le milliardaire américain, autodidacte lui-même, qui s'exprimait ainsi.

Vous pourrez, vous aussi, faire votre chemin dans la vie et parvenir aux situations les plus enviables par l'étendue de votre savoir et par votre volonté.

L'Encyclopédie Autodidactique Quillet fournit à cet égard tous les matériaux utiles pour édifier soi-même sa propre fortune.

Avec ses conseils, vous prendrez goût à l'étude, et si vous les suivez pas à pas, ils vous conduiront au succès.

Les matières contenues dans ces quatre volumes dépassent de beaucoup le bagage de gens réputés instruits. Celui qui les possédera entièrement aura confiance en soi, et il pourra faire face à toutes les situations.

GRAMMAIRE FRANÇAISE. — Introduction. — Formation et développement de la langue. — Notions préliminaires. — Parties du discours. — La syntaxe. — Etude des phrases. — Analyse. — Conjugaisons. — Ponctuation. — Expressions vicieuses, etc.

LITTÉRATURE FRANÇAISE. — Le vieux français. — Naissance de la langue française. — L'âge classique. — La période romantique. — La poésie. — Le roman. — La tragédie. — La comédie, etc.

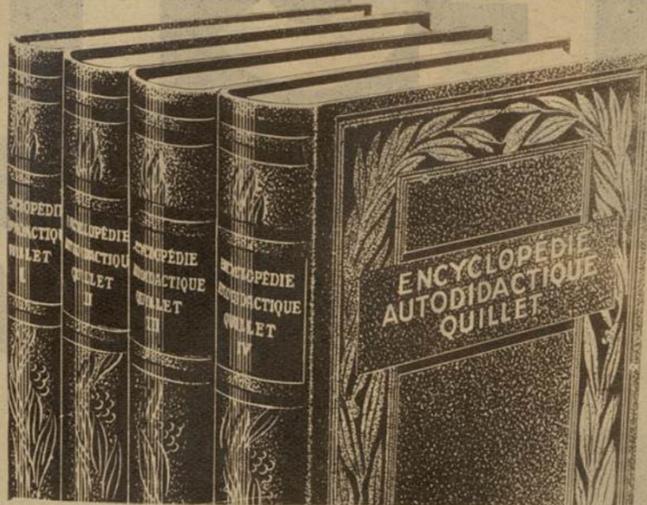
LITTÉRATURES ANCIENNES. — La littérature grecque. — La littérature latine. — Période classique. — Apogée et décadence. — Conclusion.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — Résumé des littératures : belge, italienne, espagnole, portugaise, anglaise, anglo-américaine, allemande, etc.

LANGUES VIVANTES. — Anglais : Cours complet de grammaire anglaise en 120 leçons. — Allemand : Cours complet de grammaire allemande en 50 leçons. — Espagnol : Cours complet de grammaire espagnole en 29 leçons. — Corrigés des exercices. — Résumé grammatical : comment rédiger les lettres commerciales, etc.

PHILOSOPHIE. — Psychologie. — Esthétique. — Logique formelle et appliquée. — Les méthodes. — Morale du plaisir, du sentiment, de la raison, etc.

ARITHMÉTIQUE. — Notions préliminaires. —



20 FRANCS PAR MOIS LONG CREDIT

L'AUTODIDACTE EST SON PROPRE PROFESSEUR

La langue anglaise remplace ce mot par le terme : « Self-Education : éducateur de soi-même, l'homme qui se fait soi-même ».

LA BIOGRAPHIE DES GRANDS HOMMES NOUS RÉVÈLE QU'UN GRAND NOMBRE D'ENTRE EUX ONT ACQUIS LEUR RÉPUTATION UNIVERSELLE PAR LEUR PROPRE ÉDUCATION PERSONNELLE.

L'extrait de la Table des Matières ci-dessous vous convaincra de l'importance, de la variété et de la richesse de cette Encyclopédie, dont l'étude vous permettra de vous élever aux plus hautes situations.

Propriétés élémentaires des nombres entiers. — Commun diviseur. — Fractions. — Règles d'intérêts et d'escompte, etc.

ALGÈBRE. — Nombres algébriques. — Additions et soustractions. — Multiplications et divisions des nombres algébriques. — Expressions algébriques. — Opérations. — Simplifications. — Equations, différentes sortes, etc.

REPRÉSENTATION GRAPHIQUE. — Notions préliminaires. — Fonction linéaire. — Définition générale des coordonnées.

GÉOMÉTRIE. — Géométrie plane. — Perpendiculaires et obliques. — Triangles, rectangles. — Somme des angles. — Le cercle. — Théorème. — Usage de la règle et du compas, etc.

TRIGONOMÉTRIE. — Circonférence et lignes trigonométriques. — Résolution des triangles. — Table des logarithmes. — Résolution numérique des triangles, etc.

GÉOLOGIE. — FORMATION DE LA TERRE. — Phénomènes internes et externes. — Division des principales roches. — Grande division géologique : Primaire. — Secondaire, etc.

GÉOGRAPHIE. — ASIE. — Océanie. — AFRIQUE. — AMÉRIQUE. — EUROPE. — Aspects généraux. — Productions. — Commerce. — Industrie. — Population. — Tous les ETATS DU MONDE dans leurs limites actuelles. — COLONIES FRANÇAISES. — Etudes spéciales sur la situation de chacune d'elles. — Leur développement. — Leur avenir.

COMPTABILITÉ. — Bourses de commerce et des valeurs : Commerce, commerçants. — Inter-

médiaires, Banquiers. — Méthodes des nombres et des parties aliquotes. — Escompte, comptes courants. — Opérations et documents. — Marchandises, caisse, portefeuille. — Exposé théorique de la comptabilité. — Comptabilité auxiliaire et générale. — Etude méthodique de la partie double. — Inventaire et Bilan. — Transports : Collis postaux, ferroviaires, maritimes. — Droit commercial : Sociétés commerciales. — Faillite. — Liquidation. — Banqueroute. — Réhabilitation.

DROIT PUBLIC. — Principes généraux. — Déclaration des Droits de l'Homme. — Organisation des pouvoirs publics. — La Constitution de 1875. — Organisations administrative, judiciaire et financière.

STÉNOGRAPHIE. — Système Prevost-Delaunay. — Principes, signes, incompatibilités. — Locutions, application générale. — Texte sténographique. — Corrigés.

DESSIN. — Dessin à vue. — Les deux méthodes de dessin : Méthode intuitive et méthode des formes graphiques. — La perspective d'observation. — La composition décorative. — Dessin géométrique, etc.

MUSIQUE. — Règles générales. — Rythme. — Mouvement. — Chant, etc.

SPORTS. — Instruction et conseils. — Exercices, etc.

PHYSIQUE. — Notions de mécanique. — Inertie. — Mouvement. — Vitesse. — Accélération. — Puissance. — Énergie. — Machines simples. — Pesanteur. — Lois de la chute

des corps. — Pendule. — Résistance des fluides. — Choc des corps.

ÉLECTRICITÉ. — Magnétisme. — Statique. — Potentiel. — Capacité. — Electricité dynamique. — Effets calorifiques et chimiques du courant. — Piles et accumulateurs.

CHIMIE. — Chimie minérale. — Lois des combinaisons. — Rotation. — Fonctions chimiques. — Travail moléculaire. — Métalloïdes. — Métaux. — Métallurgie, etc.

CHIMIE ORGANIQUE. — Hydrocarbure. — Acides. — Corps gras. — Hydrates de carbone. — Fermentations. — Matières albuminoïdes, etc.

BOTANIQUE. — Cellules. — Tissus végétatifs. — Racine. — Tige. — Fleurs. — Feuilles. — Cryptogames. — Phanérogames, etc.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE. — LA CELLULE. — L'HOMME. — Muscles. — Nerfs. — Cerveau. — Organes des sens. — Nutrition. — Chaleur animale. — Classification animale. — VERTÉBRÉS. — INVERTÉBRÉS, etc.

LES PAYS ET LES PEUPLES. — LA PRÉHISTOIRE. — HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ. — L'Empire d'Orient. — HISTOIRE DU MOYEN ÂGE. — Charlemagne et ses successeurs. — LA FÉODALITÉ. — LA RÉFORME. — GUERRES DE RELIGIONS. — LE SIÈCLE DE LOUIS XIV. — HISTOIRE CONTEMPORAINE DU MONDE.

ASTRONOMIE. — Le ciel. — Les étoiles. — Système solaire. — Instruments astronomiques. — Coordonnées géographiques. — Rayon terrestre. — Le soleil. — Les planètes, etc.

BON BROCHURE ILLUSTRÉE de L'ENCYCLOPÉDIE AUTODIDACTIQUE QUILLET

Rue
 Nom
 Ville
 Département

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare souscrire à l'ouvrage en 4 volumes reliés : L'Encyclopédie Autodidactique Quillet, Enseignement Moderne au prix de 445 fr. que je m'engage à payer : A) par quittance de 20 fr. tous les mois, la première à la réception des volumes, les autres tous les mois, jusqu'à complet paiement. — B) En trois versements de 143 fr. 85 chacun (3 % d'escompte). — C) Au comptant 418 fr. 30 (6 % d'escompte). Chaque souscription est majorée de 10 fr. pour frais de port et d'emballage et de 1 fr. pour frais de recouvrement.

Noms et prénoms Profession
 Rue Ville Département Signature :

Biffer le mode de paiement non choisi. Le 1933.

..... Découper ce Bon et l'envoyer à la (Prière de détacher ce Bulletin et l'envoyer à la
LIBRAIRIE ARISTIDE QUILLET, 278, Boulevard Saint-Germain, Paris (7^e), ou à ses représentants

S. A. AU CAPITAL DE 20 MILLIONS DE FRANCS

ÊTES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; Joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.



Professeur OX, Service 257 Z
 1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

VOTRE AVENIR vous sera dévoilé grâce à la mystérieuse et célèbre voyante AUGUSTALES. Envoy. date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédicit. Fixe date événe., guide, conseil et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

OCCASION UNIQUE

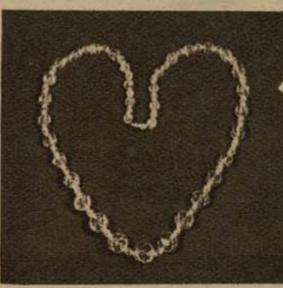
Machine à écrire UNDERWOOD

— Très bon état —

Prix très avantageux

S'adresser à Néo-Publicité n° A. 33

SUPERBE COLLIER



Boules facettées taillées. Longueur 48 centimètres en chute de 6 à 14 millimètres de diamètre, monté sur fil incassable.

Prix : 40 francs (Port pour la France compris)

(Envol contre remboursement.)

COLLIER REMBOURSÉ si retourné 48 heures après réception en cas de non convenance.

DÉTECTIVE PUBLICITÉ, 35, Rue Madame-Paris - 6^e)

DÉTECTIVE

La fin de la féerie



Quel tragique destin jette parfois dans la boue les puissants du jour ? C'est ainsi qu'une mort trouble devait anéantir l'existence brillante d'Oscar Dufrenne, l'empereur des music-halls.

(Lire, page 7, le sensationnel reportage de notre collaborateur Luc Dornain.)

AU SOMMAIRE | La Secrète, par René Girardet. — Diane aux mains rouges, par P. R. — La caravane du crime, par Georges Simenon. — Le DE CE NUMÉRO | prix d'une noce, par F. Dupin. — Le bon garçon, par Étienne Hervier. — Confession d'un géôlier, par Pierre La Mazière.